



Grey Scale #13



A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19



758/332/80

ÉTUDES ET ESSAIS

RICHESSE DE LA RUSSIE
 ÉCONOMIE PRIVÉE — ÉCONOMIE HOSPITALIÈRE
 LA GRÈVE
 LA BOURSE ET L'HOTEL DES VENTES
 PHILOSOPHIE DE LA VIE — JEUNESSE DE PAUL I^r
 LE MONDE SLAVE ET LA POLOGNE

PAR

IVAN GOLOVINE

E. L. Kasprowicz in Leipzig.

1864

Tous droits réservés.



758/332/801

ÉTUDES ET ESSAIS

RICHESSÉ DE LA RUSSIE

ÉCONOMIE PRIVÉE — ÉCONOMIE HOSPITALIÈRE

LA GRÈVE

LA BOURSE ET L'HOTEL DES VENTES

PHILOSOPHIE DE LA VIE — JEUNESSE DE PAUL I^{er}

LE MONDE SLAVE ET LA POLOGNE

PAR

IVAN GOLOVINE

E. L. Kasprowicz in Leipzig.

1864

Tous droits réservés.

ÉTUDES ET ESSAIS

REVUE DE LA SCIENCE
POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE
PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DE SCIENCE POLITIQUE

ÉTUDES ET ESSAIS

LES ÉCONOMES ET LES POLITIQUES
SCIENCE DE LA POLITIQUE
RAPPORT DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE
L'ÉCONOMIE POLITIQUE
LA RUSSIE SOUS NICHOLAS II
ÉTUDES ET CARACTÈRES

PARIS
G. LÉVY, ÉDITEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

DES ÉCONOMISTES ET DES SOCIALISTES. In-8. . . 1 fr. »
SCIENCE DE LA POLITIQUE. 1 joli vol. in-8. 7 fr. »
ESPRIT DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE. 1 vol. in-8. . . 5 fr. 50
L'EUROPE RÉVOLUTIONNAIRE, 1849. 1 fort et beau
vol. gr. in-18 jésus. 3 fr. 50
LA RUSSIE SOUS NICOLAS I^{er}. 1 fort vol. in-8. 7 fr. 50
TYPES ET CARACTÈRES RUSSES. 2 jolis vol. in-8. . . 10 fr. »

ÉTUDES ET ESSAIS

RICHESSSE DE LA RUSSIE
ÉCONOMIE PRIVÉE — ÉCONOMIE HOSPITALIÈRE
LA GRÈVE
LA BOURSE ET L'HOTEL DES VENTES
PHILOSOPHIE DE LA VIE — JEUNESSE DE PAUL I^{er}

PAR

IVAN GOLOVINE



PARIS
CAPELLE, LIBRAIRE-EDITEUR

Rue Soufflot, 18, près le Panthéon

—
1864

Tous droits réservés.

9(47)

ETUDES ET ESSAIS

RICHESSE DE LA RUSSIE

ACCOMPLISSEMENT DE LA RUSSIE

LE GRAND

LA RUSSIE EN L'HONNEUR DES CENTES

ENHOURE DE LA VIE - L'UNIVERS DE RUSSIE

IVAS GOLGOVINE

Le gouvernement russe a l'honneur de publier

ceux-ci en vertu de la loi du 15 mai 1894

et de la loi du 15 mai 1894

et de la loi du 15 mai 1894

et de la loi du 15 mai 1894

et de la loi du 15 mai 1894

et de la loi du 15 mai 1894

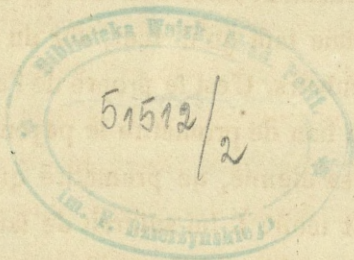
et de la loi du 15 mai 1894

et de la loi du 15 mai 1894

et de la loi du 15 mai 1894

et de la loi du 15 mai 1894

et de la loi du 15 mai 1894



RICHESSSE DE LA RUSSIE.

Le gouvernement russe a l'avantage de pouvoir battre monnaie tant qu'il veut, sur du papier de toutes les couleurs. C'est le propre de l'autocratie, et il est bien bon de promettre le payement, il devrait, pour sa dignité, ne promettre que ce qu'il veut et peut tenir. Il lui suffirait de faire écrire : 1 rouble, 10 roubles, 100 roubles, pour que ses sujets acceptent ces billets comme tels et portent à leurs lèvres la brillante représentation de l'aigle russe. Les autres gouvernements doivent payer à présentation, mais celui du tzar devrait ne jamais

s'en soucier. Est-ce qu'il y a quelque chose d'impossible pour des souverains russes? S'ils manquent d'argent, qu'ils en fassent faire. Jadis le cuir circulait comme monnaie, et il y a même encore des banques livoniennes qui font leurs billets sur du cuir.

L'empereur Paul voulut faire le bonheur d'un émigré français, M. Laval, et le marier à une riche héritière. Il donna l'ordre de célébrer la cérémonie tout de suite; les prêtres russes s'y refusèrent, disant que c'était un mardi, et que le rite grec s'opposait à la célébration d'une noce le mardi. — Il n'y a pas de réplique quand le tzar a ordonné, et la noce a eu lieu.

Le roi de Prusse discutait avec Alexandre I^{er} sur la discipline des deux armées. Ils voulurent vérifier qui était le plus obéissant du soldat prussien ou du soldat russe? On appela un grenadier prussien, et son roi lui ordonna de sauter par la fenêtre; mais le soldat se retourna et objecta que c'était bien haut. On fit venir un soldat russe, et au premier mot de son monarque, il se précipitait par la fenêtre; mais le tzar le retint.

L'empereur Nicolas, à des manœuvres de la

marine, à Sébastopol, fut si satisfait de deux matelots qu'il voulut les faire officiers. On lui objecta qu'ils étaient juifs. Le tzar envoya leur demander s'ils voulaient se convertir. Croyant qu'il fallait changer de religion et que la volonté du tzar ne souffrait pas de réplique, il se prirent par la main et se précipitèrent dans la mer. Cette fois-ci, l'empereur ne fut pas contenté, mais c'est parce qu'il n'avait pas ordonné.

Lorsqu'il s'agit d'illuminer une ville, est-ce que les lampions manquent jamais? La police ferait plus que de briser les carreaux aux réfractaires, elle leur briserait les reins.

Quand, pendant la guerre de Crimée, il fallait de l'argent, le gouverneur de Kalouga, B***, faisait venir les marchands et leur ordonnait de souscrire, en se retroussant les manches pour se faciliter l'emploi des poings au besoin. La liste complète, il prenait la plume et ajoutait ce qu'il voulait à chaque somme souscrite, — suivant les moyens qu'il présumait à chaque signataire.

L'empereur a tant de soldats qu'il veut, et il n'aurait pas tant de roubles qu'il voudrait! Quand sir Seymour prenait congé de Nicolas, celui-ci

lui demanda combien de boutons il avait à son uniforme?

— Neuf.

« Eh bien, dites à votre reine que j'ai trois fois autant de cent mille soldats. »

A une autre occasion, il disait :

« J'ai un million de soldats, je n'ai qu'à commander pour en avoir un autre, et si je prie, j'en aurai un troisième. »

Est-ce que tous les Russes n'appartiennent pas, biens et corps, à leur tzar?

L'impératrice Catherine II donnait à ses amants des Cosaques, qu'elle réduisait ainsi en servage; elle leur donnait des palais, des galeries de tableaux, des diamants; 100,000 roubles le lendemain de leur entrée en fonction, et ainsi de suite. Elle fit des assignats représentant des roubles argent. En 1822, on en fit des roubles papier, et l'on ne paya qu'un franc pour la valeur de quatre. Est-ce qu'on ose appeler cela banque-route? Aujourd'hui, on suspend à la Banque les paiements de temps à autre. Qui oserait trouver à y redire? Le téméraire serait bien vite envoyé en Sibérie. Est-ce qu'il ne suffit pas de faire une

nouvelle série de billets? Est-ce que la Russie a seulement de la monnaie de billon, comme cette Prusse dont on vante tant les finances? Loin de là, la Russie a fait des monnaies de cuivre dont la valeur intrinsèque était au-dessus de leur valeur nominale, et qu'on a exportées pour en faire des ustensiles en Italie.

La Russie remplit ses engagements à l'étranger, elle sert les rentes avec exactitude : la dette intérieure ne regarde qu'elle, c'est une question domestique, et que les publicistes français ne décideront pas. Leur dépit ne montera jamais à la hauteur du dédain officiel. Ce sont les Polonais qui poussent à la roue, sans eux on aurait la tranquillité.

Quand le comte Kankrine faisait des représentations à l'empereur Nicolas, celui-ci se disait : « Allemand opiniâtre ! » Un jour le tzar lui envoya le ministre des domaines, qui voulait absolument fermer quelques cabarets. Le ministre des finances répondit au comte Kisseleff : « Dites à l'empereur que pour chaque cabaret de moins il faudra avoir un régiment de moins. » Les cabarets restèrent, et il n'y eut que plus de régiments de dragons.

A la mort du comte Kankrine, Nicolas prit pour ministre un commis qui n'osât pas faire d'objections, M. Wrontchenko (1).

A la mort de Wrontchenko, vint M. Boeck, le frère d'un marchand de Dorpat, un autre commis; Nicolas voulait être seul ministre. Il amassa un trésor à la citadelle de Saints-Pierre et Paul; la guerre d'Orient a dissipé ce trésor. Sa femme dépensait un argent fou, le voyage en Sicile a vidé les crèches des églises. Elle ne venait jamais à Berlin sans vider les magasins de ses ci-devant compatriotes. A sa mort, on respira. L'impératrice actuelle porte des robes d'indienne, mais habille ses demoiselles d'honneur avec un luxe effréné. Chaque grand-duc a son palais, et la famille impé-

(1) Un jour le tzar, après avoir travaillé avec lui, lui fit l'honneur de l'engager à dîner. Le ministre se troubla et ne répondit pas.

« Qu'as-tu? lui demanda l'empereur. Es-tu malade?

— Oui, sire. » En route chez lui, M. Wrontchenko réfléchit qu'il n'était pas malade, qu'il en avait par conséquent imposé à l'empereur, et se rendit chez le comte Benkendorf pour le prier d'expliquer à Sa Majesté le trouble qu'il avait éprouvé d'un honneur inattendu, et du mensonge involontaire qu'il avait commis. Nicolas n'était jamais aussi content que quand il inspirait le trouble à ceux qui l'approchaient.

riale est si nombreuse qu'elle ne peut contenir dans une loge au théâtre, il lui en faut deux.

La Russie n'est pas pauvre; son sol recèle des richesses immenses qui ne sont pas exploitées encore. Il y a du charbon de terre dans le gouvernement d'Orel et autour du lac de Baikal, en Sibérie (1).

Les mines de l'Oural ne donnent pas tout l'or qu'on peut en extraire, parce que le gouvernement ne peut pas couvrir les frais d'exploitation.

Le vol ne ménage pas ces contrées non plus. Tel maître de police, au dire d'un voyageur anglais, qui achète à bas prix de l'or la veille, en robe de chambre, juge le lendemain le voleur en uniforme.

Les pêcheries, les salines, sont des ressources considérables, mais elles sont monopolisées; le gaspillage des forêts ne diminue guère.

(1) M. A. de Humboldt m'avait dit: « Il n'y a du charbon de terre que dans le bassin de la Meuse et du Rhin. Le bateau à vapeur sur lequel je suis allé de Simbirsk à Saratov était chauffé par du charbon anglais. » Parce que je me suis permis de contredire cette assertion, on a trouvé à redire à mon activité littéraire à Berlin, et M. de Humboldt ne savait plus que penser de moi. (Voy. ses *Lettres* à Varnhayen von Else.)

Le Caucase, à lui seul, est un pays aussi vaste que la France et l'Angleterre réunies. Il y a des parties où vient le coton ; c'est assez dire que la Russie contient toutes les régions et tous les produits. Les vins du Caucase sont certainement appelés à prendre une grande place dans la consommation de l'empire.

La zone qui produit le froment a un sol excellent ; mais, pendant qu'en Écosse l'agriculture a fait des progrès si merveilleux, elle est stationnaire en Russie. C'est tout au plus s'il y a quelques points lumineux dans ce vaste empire. L'émancipation des serfs produira ses effets bienfaisants avec la génération suivante.

Les prairies ne manquent pas en Russie, mais le bétail n'est pas dans un état satisfaisant. Il faudrait des siècles pour atteindre sur ce point l'Angleterre. Le suif et les cuirs sont le plus clair du revenu dans cette ligne. Les haras ne craignent la concurrence d'aucun autre État. Ce sont là trois industries qui conviennent à la Russie. L'élève des moutons a aussi fait de grands progrès dans le midi de la Russie.

La sécheresse dévaste bien les champs d'une

manière périodique, faute de moyens d'irrigation ; les sauterelles les ruinent aussi, mais on finira par trouver le moyen de se garantir contre cette plaie. Les moyens de communication font encore défaut à l'agriculture.

Quant à l'émancipation des serfs, comment voulez-vous qu'elle leur ait donné des habitudes d'économie et de travail, quand ils n'ont eu pour école que l'esclavage ? Ils ont couru au cabaret, et les cabarets ont prospéré pendant que les champs sont restés en friche. Les nobles n'ont pas non plus encore contracté l'habitude de la parcimonie et du travail. L'agriculture a pour concurrents les États-Unis, la Hongrie, l'Australie. La navigation n'a pas prospéré, parce que le Russe n'a pas l'esprit d'entreprise, et que les navires finlandais et grecs n'ont pas été défendus pendant la campagne d'Orient.

Il n'y a pas d'autre salut que la convocation des représentants du peuple, car il y a quelqu'un qui a plus d'esprit qu'un homme de génie, c'est tout le monde.

En attendant, faites comme l'Angleterre dans les moments difficiles : Imposez un jeûne de quel-

ques jours, priez Dieu, et il vous enverra un gouvernement national.

Comment voulez-vous qu'un gouvernement qui ne paye pas ses dettes renferme le paiement des dettes? comment peut-il protéger la propriété, lorsque lui-même ne la respecte pas?

Qu'a-t-on fait depuis le nouveau règne pour la richesse du pays? On a essayé des sociétés de tempérance pour détourner les paysans du cabaret, mais le propre du caractère russe est de se refroidir vite dans ses enthousiasmes et de manquer de persévérance. Les fermes d'eau-de-vie n'en existent pas moins; or, comme les fermiers mettent de l'eau dans leur vin, les paysans se ruinent à boire une boisson qui tarde à produire son effet. Or, dans les provinces de l'Ouest, où le commerce du vin est libre, il est meilleur, moins cher, et l'on en boit beaucoup moins. Quand comprendra-t-on que l'ivrogne n'enrichit pas l'État, que c'est un consommateur improductif? tout comme le tabac qui s'en va en fumée ne rapporte rien au pays qui ne le produit pas?

On a beaucoup parlé du libre échange. Il y eut un fabricant qui payait 10,000 francs à un écrivain

pour faire un livre en faveur du système prohibitif. Les principes de R. Cobden et de Michel Chevalier, qui ont triomphé en France, n'ont pas triomphé en Russie, et cependant, depuis que la protection existe, plusieurs fabrications russes, au lieu de s'améliorer, n'ont fait qu'empirer. Les États-Unis ont renoncé à faire des draps et des soies que les Russes n'y renoncent pas.

Dans la première chaleur des innovations, on a fait venir beaucoup de machines de l'étranger, surtout des machines agricoles. Il y a été consacré tant d'argent que le cours du change s'est établi à la défaveur de la Russie; aujourd'hui elles sont délaissées.

Les chemins de fer ont pris un grand essor. La première année, après l'achèvement de celui de Moscou à Pétersbourg, il a fallu convier les voyageurs gratuitement pour les faire revenir de leur idée que c'était une œuvre du diable. Depuis on a découvert, grâce à l'astronomie, que le comte Kleinmichel avait volé un ombre rond de *verstes*, et que le chemin n'était pas aussi long qu'il avait coûté.

La Compagnie anglaise du chemin de fer de



Moscou à Sébastopol se retire. C'est pourtant une ligne qui promet d'être des plus lucratives. Ainsi des millions de *pouds* de sel ont péri dans la mer Morte, en Crimée, faute de moyens d'exploitation et de transport.

Il y a eu, en 1863, une récolte magnifique dans le gouvernement de Kharkof, et une mauvaise dans celui d'Ekaterinoslav. Aussi les blés ont été dix fois plus chers dans cette dernière province que dans la première, faute de moyens de transport.

On nous corne aux oreilles les réformes russes, mais elles sont bien lentes à venir. Les projets d'une constitution n'ont été qu'une montagne qui a accouché d'une souris : des espèces de conseils généraux, dirigés contre les nobles, en tant que, pour en faire partie, il suffit d'avoir une propriété de 15,000 roubles. Les questions politiques sont rigoureusement exclues de ces assemblées provinciales.

La liberté de la presse est toujours à venir. En attendant, un journal russe qui exprimerait des sympathies pour les Polonais, ou qui insérerait une lettre d'un émigré russe, serait aussitôt supprimé.

La réforme de la justice et de la police aurait dû se faire d'un trait de plume. Quand on reprochait à Alexandre II, à son avènement au trône, de s'occuper des uniformes, il a dit qu'il ne voulait consacrer qu'un jour à cette question, et voilà huit ans qu'il travaille à la réforme judiciaire, sans que nous voyions le bout du casque de cette Minerve naissante.

Sans doute que les conseils généraux sont un pas fait en avant, mais nous nous serions attendu à quelque chose de mieux.

— « Il faut avouer, nous disait un homme d'État, que ces messieurs de Saint-Pétersbourg ne sont pas forts, ils ne savent où donner de la tête et passent des principes conservateurs aux principes révolutionnaires, comme d'un vin à un autre. Ainsi, l'émancipation des serfs en Pologne est une mesure radicale, empruntée, dit-on, aux papiers du général Mieroslawski qu'on a trouvés au palais du comte Zamoyski, à Varsovie. Est-ce de la poussière qu'on veut jeter aux yeux de l'Europe, car pour mettre les paysans contre les nobles, on n'y réussira pas. Les nobles ne se plaignent pas de cette mesure, et les paysans vont

rejoindre les insurgés dans plusieurs districts. S'il y avait des serfs en Pologne comme en Russie, pourquoi avoir tardé de les émanciper, et s'il n'y en avait guère, pourquoi monter ce dada? »

Un diplomate russe nous disait : « Le mauvais état de notre justice a un bon côté, celui d'éviter les procès. » L'idée est au moins bizarre. Autant valait-il dire que le mauvais état des routes fait qu'on reste chez soi.

Le grand-duc Constantin a bien introduit la publicité dans les tribunaux de la marine. Il a demandé l'abolition des grades, et passe pour cela pour un libéral, dans la famille impériale.

On a permis l'exportation et l'importation des assignats, mais cette mesure n'a eu qu'une faible influence sur le change étranger. La banque de Pétersbourg, en donnant des traites sur l'étranger, a paralysé l'agio et relevé le cours. Mais depuis elle a suspendu ce genre d'opérations. Il n'y a qu'une société de crédit solide qui puisse régulariser le cours. Ce dernier dépendra toujours de la balance de l'exportation et de l'importation; malheureusement le lin, l'huile de lin, le chanvre et tous les produits russes ne se soldent pas plus

cher que les soieries et les mousselines étrangères. Nous ne voulons pas le mal de la Russie, nous lui voulons du bien. Puisque le ministre des finances qui sauverait la Russie est introuvable, nous lui proposons de confier ses intérêts à une société de crédit qui les régirait par contrat. Là où un esprit ne suffit pas, plusieurs peuvent suffire. Le crédit n'existe pas en Russie, parce que le crédit est la confiance et que la confiance y est nulle. Ne paye ses dettes que qui le veut bien et les hommes de bonne foi sont en grande minorité. C'est au gouvernement à donner l'exemple de l'exécution scrupuleuse de ses engagements, non-seulement à l'étranger, mais aussi à l'intérieur, pour le payement des dettes intérieures. Pourquoi émettre des billets en disproportion avec l'encaisse métallique, chose que les banques américaines elles-mêmes évitent de faire dans leur propre intérêt?

Peut-il exister de la confiance dans un pays où les fonctionnaires auxquels est confiée la garde des lois, les vendent aux plus offrants? Il n'y a de garantie en rien, ni pour l'exécution des contrats, ni pour les ventes publiques. Dès qu'un fournisseur a graissé la patte à qui il faut, il livre telle mar-

chandise qu'il veut, de la chaux ou de la craie avec la farine, des peaux de moutons crevés.

Il n'y a pas jusqu'aux prêtres qui ne s'enrichissent sur les églises dont on leur confie la construction ; et comment voulez-vous qu'il en soit autrement, lorsque les crèches des églises ont à défrayer le fameux voyage en Sicile ?

Il n'y a pas seulement l'hôpital de Simphéropol, où aux malades du scorbut on ne donnait de citron que pour le presser dans la main ; la même chose s'est présentée à l'hôpital de Varsovie. L'empereur Nicolas, en visitant les salles, est touché par la vue d'un soldat prêt à mourir et lui dit de demander une grâce. Celui-ci réclame un citron. — Mais on ne t'en a donc pas donné ? — Dans la main oui, mais pas à la bouche. Le tzar fit changer le personnel de l'administration ; mais les choses n'en vont pas mieux. N'a-t-il pas avoué lui-même qu'il ne pouvait rien contre le vol ? La Russie est en coupe réglée de malversations.

Le mal n'est pas dans l'excès du papier-monnaie, car il faut considérer que la banque de Londres n'a pas de billets au-dessous de 5 livres, que celle de France n'en a pas au-dessous de 50 francs,

tandis que celle de la Belgique en a de 20 francs, et celles d'Allemagne en ont de 1 florin. Si l'on ajoute qu'en effet les lettres de change, les chèques jouent en Russie un rôle beaucoup moins grand que dans les autres pays, on ne s'effrayera pas de la masse des billets de dépôts.

Les impôts ne sont ni bien assis, ni bien répartis. Les produits étrangers en sont accablés et les revenus indigènes en sont épargnés; ce n'est que le dernier temps que les nobles ont été imposés, au moins indirectement dans leur propriété.

Les trois *guildes* de marchands sont une institution du moyen-âge et auraient dû disparaître depuis longtemps.

Le vol est toujours à l'ordre du jour en Russie. Jadis c'étaient les soldats qui dévalisaient les passants sur la Néva et qui même ont volé une pelisse au grand-duc Nicolas. Aujourd'hui ce sont les cochers de louage qui mettent la police de Saint-Pétersbourg en émoi.

Un fonctionnaire russe, d'origine allemande, disait : « Donnez-moi un bouc de la couronne à tenir pendant une heure, et il me restera du poil aux doigts. » Demandez ce qu'a rapporté la

chaussée de Varsovie à Moscou au général qui a dirigé les travaux. Voyez si les capitaines de vaisseau ne vivent que de leurs appointements !

Les confiscations compromettent le gouvernement plus qu'elles ne l'enrichissent. Elles sont proscrites par les lois russes ; pourquoi donc avoir forcé les frères du comte X. Branicki, du gouvernement de Kiew, de livrer sa part ? L'empereur actuel passa par Belia-Zerkow, s'arrêta chez la comtesse mère, y déjeuna, et se leva sans se rappeler son fils dépouillé d'un terre de 20 millions !

Le capital intellectuel de la nation est encore plus maltraité que le capital matériel. Quand il s'est agi de nommer le baron Stieglitz ministre des finances, on a trouvé une objection dans son extraction, comme si les Fould, les Hope et les Kankrine n'étaient pas tous de la même origine que Stieglitz.

On ne demande pas de la capacité en Russie, on demande de la soumission. Flattez le tzar, ses affidés, et vous aurez assez d'esprit. Ayez le malheur de leur déplaire, et ils vous prêteront tous les vices, y compris celui d'être leur agent. La gloire d'un pays est dans son opposition ; les con-

servateurs n'ont pas l'art de faire progresser les questions.

Pour qu'il y ait des idées qui valent de l'or, il faut qu'il y en ait qui soient du poison. Demandez donc pour combien les poisons entrent dans nos médicaments ! Les opposants sont sûrs de passer pour des esprits mal faits.

Une bonne politique est indispensable pour arriver à de bonnes finances; or les hommes d'État russes font de la politique un art et non pas une science. Les troubles de la Pologne n'ont pas d'autres causes que des réformes ajournées ou mal-entendues. Ce pays coûte à la Russie plus qu'il ne rapporte. L'Empereur ne peut pas amener son drapeau, qui est le drapeau national, mais la nation pourra le faire sans déshonneur. La Russie peut s'étendre en Asie sans inconvénient; si les Anglais lui font de l'opposition dans ces contrées, les Français seront prêts à la soutenir. Ce qui manque à la Russie pour exploiter l'Asie, ce sont les capitaux, une armée de colons et d'ingénieurs qui assure à l'Angleterre la possession de l'Égypte et de tant d'autres contrées. La France peut être d'un grand concours dans cette voie. Ce serait

là le plus clair du bénéfice résultant d'une alliance franco-russe.

Je crains que l'observation de ce qui se passe dans le Nouveau Monde ne nous conduise à renverser l'argument de M. Smirnoff et à dire que la vie est la plus chère là où l'industrie est la moins développée. On ne va pas porter des produits de tous genres là où l'on n'a pas le choix des produits à prendre en échange, on sert mal les pays pauvres et qui demandent des crédits de six mois. Par contre, si l'industrie d'un pays est active, ses produits s'échangent facilement dans le pays même les uns contre les autres, chacun ayant plus ou moins de quoi pour les acquérir.

Les États-Unis ont le bon esprit de se contenter d'être un pays agricole, de ne pas prétendre d'être à toute force un pays manufacturier. La Russie n'a pas ce bon esprit. Aux États-Unis, la douane est la source principale des revenus de l'Union, et les marchandises étrangères n'y sont imposées à leur entrée que par mesure fiscale.

Comme je demandais à un marchand de draps en gros, à New-York, pourquoi ils n'établissaient pas de fabriques de drap, il me répondit que les

bons ouvriers étaient trop chers, que les ouvriers qui assortissent les laines se faisaient trop payer pour venir s'établir aux États-Unis, et qu'il fallait beaucoup de temps pour qu'une industrie prît racine dans un pays.

La Russie n'est pas de cet avis; elle fabrique toujours, elle fabrique quand même, et elle n'est pas encore arrivée à produire de la flanelle passable pour quatre fois le prix de la flanelle française. On nous dit : « Attendez, attendez toujours. » Je sais tout ce que l'impatience a d'injuste en présence d'un peuple qui se développe; mais lorsqu'une génération entière n'a pas produit de flanelle, il y a à parier que la suivante ne le fera pas davantage.

Les patriotes russes nous montrent du drap russe plus ou moins fin, à un prix plus ou moins exorbitant, et disent : « Ça ira ! » Mais, pendant que les fabricants russes obtiennent une amélioration quelconque, les fabricants étrangers en obtiennent cent, et les premiers sont amenés à convenir qu'ils ne peuvent lutter contre les tissus et les tricots de laine étrangers. Il en est de même des soieries et de presque toutes les

autres branches d'industrie, la porcelaine exceptée. Le gouvernement a fermé la plupart de ses fabriques à lui, il serait temps de fermer cette serre chaude des fabriques : le système protecteur. La fabrique de Péterhof ne produit que de mauvais papier, en quantité insuffisante, et le papier étranger est toujours trop cher.

Les Américains ont des fabriques à eux. Quoique leur pays, le Montévidéo surtout, soit riche en cuirs, ils ne sont pas entrés en concurrence avec la Russie, mais ils ont inventé le *substitut* du maroquin, le cuir américain, qui n'est que de la toile, et qui prend de plus en plus en Europe. Leurs machines à coudre et à blanchir sont répandues partout. L'Américain est intelligent, mais c'est qu'il a des écoles populaires comme il n'y en a nulle part, et le gouvernement russe, qui avait commencé à en ouvrir, commence à les fermer.

Les peuples riches ont des gouvernements riches, mais on n'a pas vu des gouvernements riches enrichir des peuples pauvres. La cour de Darmstadt est la plus pauvre d'Allemagne, son peuple n'est pas riche. La cour de Nassau est la

plus riche, mais son peuple ne s'enrichit pas aux banques de Wiesbaden et d'Ems. Les dettes de l'Angleterre ont profité à son agriculture; les dettes de la Russie n'ont pas profité à son armée, et il n'y a que l'avant-dernier emprunt qui ait profité à la circulation de ses billets, à l'intérieur. Si l'on avait des Chambres, on n'y laisserait pas dormir des questions pareilles à celle-ci. Les actions de différentes compagnies industrielles ont mangé 75 millions aux Russes, depuis le nouveau règne. Les machines qu'on a fait venir à grands frais ne rapportent pas l'intérêt de l'argent qu'elles ont coûté. La justice coûte peu, moins que dans tout autre État, et ne rapporte rien, si ce n'est aux juges qui volent; la police secrète coûte plus que l'instruction publique, et la cour encore plus. On trafique des places plus qu'on ne le faisait sous l'ancien règne, et si l'on écrit plus, on lit moins, parce qu'on économise sur les livres avant d'économiser sur autre chose.

La cherté de la vie, disent les économistes, n'atteint que les rentiers ou les consommateurs improductifs. Pour tous les autres, ils n'en sont pas affectés, parce qu'ils gagnent en proportion

de ce qu'ils dépensent; donc, là où tout est cher, rien n'est cher.

Mais qu'est-ce qui détermine le prix des choses? Ce n'est pas le pain, ce n'est pas non plus le rapport de l'offre à la demande d'une marchandise là où le commerce n'est pas libre, où il est entravé par des impôts et la production par des monopoles ou des droits.

Ainsi le pain est à bon marché en Russie, et, les autres produits étant chers, le propriétaire et le cultivateur se ressentent doublement de cet état des choses. L'eau-de-vie y est chère parce qu'elle forme un monopole.

Devons-nous dire que, dans un pays où les objets de première nécessité sont à bon compte, la vie ne doit pas s'appeler chère, lors même que les objets de luxe le seraient?

Mais quels sont les objets de première nécessité, et où commence le luxe? En Angleterre le thé n'est pas cher à 4 sh. la livre; mais, le gouvernement prélevant 1 1/2 sh. par livre, c'est d'autant que cette denrée devrait baisser de prix. En Russie, le fisc prélève 1/3 du prix du thé. Les fourrures y sont bien un objet de nécessité, mais elles sont

l'objet d'un monopole, les chasseurs de Sibérie payant *le iassak* (contribution) en pelleteries et ne pouvant les vendre à des particuliers. Le sucre, le café, deviennent de plus en plus des objets de première nécessité, quand même il eût fallu passer condamnation sur le vin et le tabac.

A Pétersbourg on paye 80 centimes un œuf frais aux Pâques, et une archine de flanelle coûte 8 roubles, un pantalon coûte 60 roubles, une coiffure de dame 10 roubles; mais les appointements des fonctionnaires et des officiers ne sont pas en proportion avec ces prix ridicules.

Quand les ministres russes sont aux abois, ils changent le rouble argent en rouble assignat, ou le rouble assignat en rouble argent. Dans le premier cas, c'est une banqueroute déguisée; dans le second cas, c'est un moyen d'éviter l'agio, moyen employé par le comte Kankrine, et qui n'a fait que rapporter l'agio des assignats sur l'or, qui eut cependant une tendance à baisser. Certainement que plus l'unité monétaire est élevée, plus la vie est chère. Beaucoup de choses qui ont coûté 1 fr. 10 c. ou 1 rouble assignat avant la conversion coûtent aujourd'hui 1 rouble en argent ou 3 fr. 45 c.; mais

ni la main-d'œuvre, ni les gages, ni les revenus n'ont augmenté dans cette proportion. Les professeurs qui étaient payés 11 fr. par cachet le sont encore 3 roubles, tandis qu'en Angleterre, où l'unité monétaire est une livre sterling, les maîtres de français ont 6 pence par leçon. Mais, pendant qu'en Angleterre les objets de manufactures atteignent le minimum de leur prix, en Russie ils atteignent le maximum : une robe qui coûte 100 fr. à Paris coûte 70 roubles en Russie. Le *kanaouss* et le *mow* sont à 40 fr. ou 12 roubles; mais ce sont des étoffes simples, et le *tarmala* qui vient du Caucase coûte 100 fr. la robe de chambre et ne s'emploie que pour ce dernier usage.

Au début de la guerre de Crimée, il y avait en billets de crédit pour 343,500,000 roubles. Cette somme fut doublée dans le courant de la guerre, et portée à 755 millions; depuis elle a été réduite à 634 millions. Les uns la trouvent trop forte, et les autres pensent qu'elle n'est pas suffisante pour les besoins de la circulation. Une grande partie en rentre tous les ans au trésor en paiement des impôts, et le trésor les dépense de nouveau. L'argent monnayé a été exporté à l'étranger en

masse considérable, malgré les proscriptions, ou plutôt grâce à elles. Cependant l'avis des économistes russes, qui croient qu'il y a trop de billets, l'emporte, et ils proposent d'en éteindre une partie par un emprunt intérieur rapportant un intérêt. Ils pensent, et non sans fondement, que les paysans ont de la monnaie de cuivre et de petits billets de 50 à 100 roubles, qu'ils échangeraient contre des inscriptions de rente, le fonds de réserve du trésor étant trop insuffisant pour faire face aux demandes de remboursement.

Ce qu'il y a de plus grave encore, c'est la stagnation du commerce et le ralentissement des affaires qui, au début du règne, avaient pris un si bel essor, en vue des réformes promises ou commencées. Les événements de Pologne affectent les provinces limitrophes, la situation des États-Unis réagit sur l'Angleterre, qui réagit sur la Russie. Il faut comprendre que l'attitude de l'Europe a aussi de l'influence; ainsi elle était hostile à la fin du règne de Nicolas, et elle est redevenue telle à cause de la Pologne. Les chemins de fer ont activé le mouvement au-delà de toute attente, et il faut attendre que les lignes auxquelles on travaille avec zèle

soient achevées. D'ici là ils imposent de grands sacrifices au pays, dans l'intérêt de l'avenir. Les chemins de fer de la Grande-Bretagne ont coûté la moitié de l'immense dette du Royaume-Uni, un peu plus de ce que lui a coûté la guerre d'Orient, et cependant les revenus des compagnies ont été moindres que dans aucun autre pays, grâce au haut prix de l'acquisition des terrains, surtout des terrains de paroisses, grâce aux impôts qu'on a continué à prélever, comme sur les ci-devant voitures. Eh bien, la Grande-Bretagne et l'Irlande recueillent aujourd'hui le bénéfice de tous ces sacrifices.

Il faut donc distinguer soigneusement en Russie les dépenses utiles de celles qui sont funestes. Les avances aux moyens de communication ne manqueront pas de triompher des embarras qu'elles causent ; mais les dépenses de la guerre de Pologne ne feront que tarir les sources de la richesse.

Le travail est la cause principale des richesses, mais en Russie les fortunes ont pour source les largesses de la cour et les prévarications, deux sources stériles, le travail des courtisans n'étant

pas productif, et celui des prévaricateurs est du brigandage.

LA COMMUNE RUSSE.

L'Économiste pense que la commune russe est la tombe de la liberté, le berceau du despotisme et l'empêchement le plus considérable du développement de la richesse; les socialistes russes prétendent que c'est un germe de l'avenir, l'*alpha* et l'*oméga* de tout progrès. Cette différence d'opinions provient certainement de la différence des points de vue. Dans le désert de l'égoïsme et de l'individualisme, la commune russe peut paraître une oasis de l'égalité et de la fraternité. Là où les biens sont en commun, il doit y avoir plus d'abnégation, plus de dévouement, moins d'intérêt sordide; mais il y a aussi moins de zèle au travail, moins de soins à améliorer son bien-être, à s'enrichir. Une des causes principales qui font que l'agriculture est stationnaire en Russie, c'est la commune russe.

Tous les sept ou quinze ans, notamment à la révision, les villageois distribuent leurs terres entre eux, au sort. Les parcelles sablonneuses ou rocheuses sont plus considérables que les bonnes terres. Une réserve sert à augmenter la part des familles plus nombreuses. Les maisons, à la mort de leurs propriétaires, passent aussi à la commune. Cet état de choses a lieu chez les paysans de la couronne ; les serfs n'avaient l'usufruit que d'une partie des terres du seigneur, et le communisme était profondément modifié par le servage.

C'est là la loi agraire, et on la retrouve dans l'enfance de bien des peuples. Les Berbers en Afrique la pratiquent encore ; les Serbes ensementent et récoltent en commun ; mais on ne peut pas dire que c'est la commune slave, attendu que les Polonais ne l'ont jamais connue.

C'est là sans doute l'institution qui faisait dire récemment à M. le président du Corps législatif que les lois sur l'héritage en Russie étaient démocratiques ; mais entre la démocratie et le socialisme il y a une grande distance : la preuve, c'est que l'aristocratie et l'autocratie existent à côté de la commune russe. J'ai toujours pensé que cette

dernière était un puissant appui de l'autocratie ; aussi se garde-t-elle d'y toucher. On nous dit que, si le gouvernement s'avisait de changer cet état de choses, il provoquerait une révolution terrible. C'est possible, mais la commune est trop innocente pour porter ombrage au tzarisme, qui craint la liberté plus que le communisme. Que lui importe, en effet, comment la propriété est régie, si les hommes s'inclinent devant lui et exécutent ses décrets ?

La commune est un monde à part, qui ne se soucie pas de ses voisins ; peu lui importe comment ils sont gouvernés. Elle n'a pas de lien avec les autres communes ; aussi a-t-elle laissé s'amonceler sur sa tête la plus dure de toutes les tyrannies ; elle n'a pas songé au système représentatif qui est sorti des forêts de la Germanie, elle se contente d'élire ses propres chefs à elle. Sans doute qu'elle peut avoir égard aux améliorations apportées à la parcelle d'un ménage et conserver au détenteur la terre qu'il a améliorée, mais toute l'institution est contraire à l'esprit du progrès. Elle exclut le prolétariat, elle garantit de la misère, elle fait que tout paysan est membre d'une commune

et coposseur du sol ; mais elle maintient l'insouciance qui va de pair avec la paresse. La commune fournit ses recrues, elle paye ses impositions, et elle juge elle-même ses membres pour tout ce qui n'appelle pas la haute juridiction du pays. Ces tribunaux ne manquent pas d'être très-curieux ; la verge y joue malheureusement un grand rôle ; j'ai vu une fille, qui avait reçu d'un gars le présent d'un fichu, condamnée à être fouettée pour l'exemple des bonnes mœurs. Le cercle d'autorité d'un père de famille n'en reste pas moins assez vaste ; c'est encore un despote, qui couche avec sa belle-fille, pendant qu'il envoie son fils travailler en ville.

Ce communisme ne va pas aux objets mobiliers ; ni les instruments agricoles, ni les bêtes, ni les hardes ne sont en commun. On peut s'enthousiasmer à froid et s'extasier sur cette institution ; mais il suffit de voir arriver un fonctionnaire russe, et dépouiller les paysans sous tous les prétextes imaginables, pour comprendre qu'elle aussi ne trouve pas merci devant la bureaucratie russe.

ÉCONOMIE PRIVÉE.

Beaucoup de gens connaissent l'économie politique sans s'entendre à l'économie privée, et le raisonnement disant que quiconque ne sait pas se diriger lui-même ne saurait diriger les autres, n'est pas tout à fait fondé. On peut embrasser le tout sans s'entendre aux parties; ce sont même des genres de capacités tout à fait différentes; l'ensemble et le détail demandent, pour être bien dirigés, des qualités souvent opposées. Celui qui a inventé une machine à vapeur peut très-bien ne pas être un bon machiniste, et ne pas avoir assez de sang-froid ou de force pour conduire une loco-

motive. « Qui trop embrasse mal étreint » est un dicton qui ne renverse pas, mais qui confirme notre raisonnement, et « les grands hommes pour les petites choses » ne le sont pas pour les grandes. Tel ministre excellent pourrait fort bien n'être qu'un triste chef de bureau. La hiérarchie des fonctions publiques est assise pour la plupart sur une base fautive. Un homme peut très-bien être fait pour commander et ne pas avoir besoin, pour l'apprendre, de savoir obéir. Un souverain glorieux, un général excellent, peuvent fort bien n'être que de tristes sergents. Guillaume Pitt a été un grand ministre sans avoir été clerc, et l'Angleterre, qui comprend cette vérité, s'en trouve mieux que les États qui demandent que leurs ministres aient traversé toutes les fonctions subordonnées avant d'arriver à ce poste éminent. Richard Cobden a dû déranter sa fortune en s'occupant de la ligue du libre-échange, et ses compatriotes l'ont réparée par une collecte digne de lui et d'eux. Les banquiers qui ont fait fortune peuvent faire d'excellents ministres des finances : Necker et Fould en sont des preuves. Mais un ministre qui songe à l'État plus qu'à lui-

même remplira les caisses de l'État et sortira de l'administration les mains vides.

Ces raisonnements ne diminuent rien à l'importance de l'économie privée. La richesse d'un pays ne se compose que des richesses des particuliers, et des citoyens pauvres ne feront jamais qu'un pauvre État; des sujets ruinés ne peuvent que ruiner leur pays. La noblesse française a perdu la monarchie en vivant au-dessus de ses moyens, et l'aristocratie polonaise et russe se sont perdues en administrant mal leurs propres intérêts. On ne saurait donc donner une importance trop grande à l'économie privée dans l'économie politique. On peut en faire des branches isolées, mais qui se reliait nécessairement et intimement. Or il se trouve qu'on peut apprendre facilement l'économie politique, tandis qu'on n'enseigne nulle part l'économie privée.

Un homme qui augmente sa fortune est un citoyen utile, souvent plus utile que celui qui discute sur les intérêts publics. Celui, au contraire, qui dissipe sa fortune est un membre funeste de l'État. Un individu qui ne sait pas compter fait le malheur des personnes qui l'entourent, et qui-

conque ne sait pas diriger ses affaires ne devrait jamais se marier, ne pouvant assurer le bonheur de sa famille. Il ne suffit pas de savoir l'arithmétique : tel mathématicien profond peut très-bien manquer de l'esprit d'ordre et d'épargne. Les hommes les plus capables sont en général les moins faits pour diriger leur fortune. Voltaire a été une exception parmi les auteurs. L'économie privée est une chose assez prosaïque, et les poètes ne s'y entendent ordinairement pas. Les écrivains ont des nerfs, ils ont besoin d'excitation; les artistes ont du goût, le goût des dépenses, et les privilégiés du côté de l'intelligence sont rarement privilégiés du côté de la fortune. La fable de la fourmi et de la cigale prouve que ceux qui n'aiment pas la Fontaine ne sont pas doués d'un esprit pratique (1). Or il faut avoir de l'esprit pratique, et non pas du génie, pour gérer une fortune et conduire à bien une simple entreprise économique.

« Avec de l'esprit on va à pied, et avec du bonheur on va en voiture. » Or, ce qu'on ap-

(1) Sainte-Beuve reproche à M. de Lamartine de ne pas avoir admiré la Fontaine.

pelle bonheur est le plus souvent du savoir-faire

Les « bons enfants » ne sont pas non plus les mieux faits pour être riches. Ils se laissent trop souvent entraîner et trop souvent tromper. La bonhomie n'est qu'un autre genre de bêtise.

Si l'on voulait tenir des registres de toutes les fortunes qui se perdent, et des raisons pour lesquelles elles se perdent, de toutes celles qui s'en vont à l'étranger ou se dissipent à l'intérieur, on rendrait un service aux particuliers et à l'État, en se procurant même une échelle de la richesse publique, et si l'on avait, d'un autre côté, les relevés des fortunes qui se gagnent, on aurait un bilan exact des ressources d'un État.

L'éducation privée et publique, l'opinion privée et publique, se dirigeraient et se modifieraient d'après ces tables. On enseigne partout les langues mortes et les langues vivantes, des sciences occultes ou abstraites, et l'on ne fait rien pour assurer le bien-être des gens en leur inculquant des principes d'ordre et d'économie. Il y a des classes de peuple, des époques, des tendances d'esprit plus ou moins générales, qui propagent

le gaspillage, et des réactions contre ces folies, qu'il est bon de provoquer et de développer. Je dirais même que l'économie politique a une part dans cette faute. Elle préconise les besoins, elle justifie le luxe. Le système d'abstinence est lui-même contesté dans les principes qui s'appliquent à la population. On dit que :

Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture,

qu'il envoie la bénédiction aux familles nombreuses et augmente leurs ressources à mesure qu'il leur naît de nouveaux enfants, ce qui est plus vrai en théorie qu'en pratique.

Les Cours poussent au luxe, à la dépense, afin de soutenir les fabriques, de faire travailler les ouvriers, sans songer qu'ils défont la richesse par en haut, en croyant l'élargir d'en bas; or la pyramide des richesses d'un État, en s'affaissant, devient leur tombeau.

Les lois somptuaires sont abolies, c'est tout au plus si l'on impose les chevaux de luxe, les livrées, les perruques à poudre ou sans poudre des laquais anglais, les chiens, etc.

L'ancienne impératrice de Russie disait à une

dame qui se présentait à la cour dans une robe qu'elle avait déjà vue une fois : « C'est une ancienne connaissance. » Au dernier bal masqué à Paris, il y a eu des costumes qui ont coûté 150,000 francs, et, pour ne pas réduire sa note, le costumier a déposé son bilan. C'était le moment où des Polonais allaient à pied en Sibérie enchaînés, et on leur jetait des *copeks*.

C'est à l'expérience qu'on en réfère ordinairement de l'enseignement de l'économie privée, en disant que c'est une science plus chère, mais d'autant plus active. Or en quoi a-t-elle plus d'action ? Nous devenons vieux sans devenir plus sages. Les pertes que nous essayons dans une voie, nous en détournent pour nous jeter dans une autre, où nous en supportons de nouvelles, et tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise. — C'est aux parents, dira-t-on, à enseigner l'économie privée à leurs enfants ; mais tous n'ont pas de parents ; les uns les perdent en bas âge, et ceux des autres ne sont pas à même de leur apprendre grand'chose sur ce chapitre. On néglige surtout d'initier les jeunes filles aux secrets de la bourse et de l'agriculture ; or beaucoup d'entre

elles se trouvent appelées, même dans leur jeunesse, à gérer une fortune, sans savoir distinguer le chanvre de l'orge, une action d'une obligation. Il y a bien les hommes d'affaires et les notaires, mais il faut être plus ou moins riche pour les employer, et chacun fait mieux ses propres affaires lui-même.

Sans exagérer l'importance de l'argent, il faut convenir que c'est un second air, ce qui nous procure de l'influence, de la considération, de la jouissance. Le monde est ainsi fait, et tout le monde n'a pas la fierté de Diogène. « Le prince Albert, me disait une Anglaise, est respecté parce qu'il a de l'argent, et, s'il n'en avait pas, il ne le serait pas, tout prince qu'il est. — Ce n'est pas vous que je salue, c'est votre sac, disait un Russe à un voyageur qui ne lui donnait rien. — La pauvreté n'est pas un vice, mais une saleté, a dit un autre. » Or, pendant qu'il n'y a que trop de traités sur l'art d'enrichir les États, il y en a trop peu sur l'art qui touche le plus un chacun, qui dit : « Charité bien entendue commence par soi-même. » Nous n'avons pas la prétention de combler cette lacune ; l'économie privée ne peut donner la ri-

chasse aux individus, c'est tout au plus si elle doit se proposer de leur conserver ou de leur procurer l'aisance.

On dit qu'il est plus facile de gagner une fortune que de la conserver ; c'est un paradoxe. Sur dix qui perdent leur fortune, il n'y en a pas un seul qui la regagne. Il est infiniment plus aisé de perdre une fortune que d'en gagner une.

Voltaire a dit :

Le riche est fait pour beaucoup dépenser,

Le pauvre est fait pour beaucoup épargner.

Et que voulez-vous que le pauvre épargne ? S'il n'a que le strict nécessaire, il ne fera des économies qu'au détriment de sa santé et de celle de ses proches. Et pourquoi voulez-vous que le riche n'épargne pas, n'ait pas de prévoyance et dépense tout ? C'est à lui à craindre les revers de fortune, et non pas au pauvre qui n'a rien à perdre.

Et ne croyez pas que l'économie privée soit une chose facile. C'est la pierre de touche du mérite d'un homme. La force de son caractère, sa moralité, son esprit, se révèlent dans la manière dont il

gère sa fortune. S'il n'a pas d'empire sur lui-même, s'il se laisse diriger par la matière, par les besoins, les passions, il perdra tout, jusqu'à la considération de ses semblables. Si, au contraire, il est rangé, sobre, industriel, assidu au travail, il a toutes les chances pour améliorer sa position et pour être utile à ses semblables, qui ne sauraient alors lui refuser le respect qu'il mérite.

Observez l'enfant : s'il n'aime pas l'ordre, s'il jette tous ses objets, c'est qu'il n'a pas de disposition à être rangé; s'il casse tout, salit ou gâche tout, c'est qu'il n'aura pas grand soin de son avoir plus tard; s'il aime les parures et les bons morceaux, c'est qu'il sera dépensier. Il faut développer les bons penchants et combattre les mauvais. On trouve des excuses pour tout; on dit que quiconque aime la bonne chère a du goût, que celui qui jette ou casse les assiettes sales est né aristocrate. Si l'enfant a sa petite bourse, et il faut qu'il s'accoutume à manier de l'argent, observez l'usage qu'il en fait. S'il achète des choses inutiles ou ne garde rien devant lui, c'est qu'il le fera encore plus quand il sera grand. Inculquez-lui les bons principes dès l'enfance, et faites-lui

comprendre que quiconque vit au-dessus de ses moyens risque d'être dans la misère ou d'avoir recours à des expédients pour vivre; inspirez-lui une crainte salutaire des dettes. Ne lui dites pas : « Qui paye ses dettes s'enrichit, » mais dites-lui : « Qui fait des dettes se ruine. » Enseignez un métier à vos enfants; les fils des rois en apprennent un pour avoir une ressource en cas de revers de fortune.

L'économie privée, comme l'économie politique, se divise en production, distribution et consommation. Il faut craindre la spéculation et le jeu. Ne dites pas : « Qui ne risque pas ne gagne pas, » mais dites : « Qui risque perd. » Tout le monde n'est pas fait pour les affaires, tout le monde n'a pas l'esprit commerçant, il n'y a même que le petit nombre qui y soit propre. Ne disons donc pas : « Il n'y a que le commerce où l'on gagne de l'argent. » Il s'en perd plus qu'ailleurs. Ne disons pas qu'on ne devient jamais riche par le travail. « Le meilleur métier, a dit Franklin, est celui qui nous rend le plus indépendant. » Il parlait du métier d'imprimeur. Le mot de richesse est relatif, et si le travail ne procure pas la richesse, il procure

l'aisance. Le travail à l'aiguille est mal rétribué ; le travail des bras, dit-on, vaut mieux que celui de la tête, mais c'est que tout le monde n'a pas de tête et s'exagère son propre mérite. « Je ne connais pas, a dit Goethe, d'état plus malheureux que celui d'un auteur dramatique sans talent. » Les professions de médecin, d'avocat, sont surchargées, mais les malades ne manquent pas, ce sont encore les bons médecins qui manquent. Il vaut encore mieux être médecin que littérateur. Les *penny a liner*, ou les écrivains à un sou la ligne, sont de pauvres diables, mais ils n'ont pas à rester tels toute leur vie. « Il faut être fou pour être son propre éditeur, » dit-on en Amérique et en Angleterre. Le peintre est encore plus à plaindre, la faveur du public lui vient plus difficilement encore qu'à un auteur ; il y a encore plus de bons tableaux que de bons livres. Prud'hon a dû faire des portraits à 25 francs ; M. Proudhon vend ses ouvrages mieux que cela.

Les princes de la peinture sont aussi rares que les princes des lettres. Aussi faut-il être bien circonspect dans le choix d'un état. La gloire est beaucoup sans doute, surtout lorsqu'elle nous

procure plus d'amis que d'ennemis, quand elle broie de la flatterie plus que de la bile. En Égypte, le fils suivait le métier de son père; chez nous chacun veut devancer ses parents; ce n'est pas l'émulation qui manque, c'est la concurrence qui est trop forte : pour une place vacante, il se présente toujours trop de candidats, surtout dans les centres de grande population. Un orphelin devrait avoir un tuteur désintéressé et puissant.

Tout le monde n'est pas riche, et ce n'est que le plus petit nombre qui est destiné à le devenir. Dans le choix d'une occupation, il faut nécessairement suivre ses inclinations, mais s'en rendre bien compte et ne pas prendre des aspirations pour de l'inspiration. L'oisiveté étant la mère de tous les vices, un riche désœuvré est plus à plaindre qu'un pauvre qui travaille. « Il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens. » Si l'amour de l'argent est une passion vile, quand il sacrifie tout à cette passion, le mépris de l'or, quand il va jusqu'à l'insouciance et l'imprévoyance, n'est pas louable. Entre l'avare et le prodigue, sans doute que ce dernier a plus de cœur, mais, si l'avarice est un vice, la prodigalité n'est pas une vertu. Chacun

est maître de sa fortune, mais quiconque la perd sans produire un bien équivalent ne rend de service ni à lui-même ni à la société.

Si donc votre père a été cultivateur, ne rougissez pas de l'être. Ne vous pressez pas d'entrer dans le commerce; sachez que, s'il ne faut pas être né pour le faire, il faut au moins avoir été élevé pour en recueillir de bons résultats.

Les militaires ordinairement ne savent pas calculer, et doivent se considérer heureux s'ils ont quelqu'un pour le faire à leur place.

Il est malheureux qu'on ne puisse être ni le fils d'un pape ni celui d'un archevêque; mais un pape à qui on reprochait sa basse extraction, avait raison de dire : « Je suis devenu pape, et vous, si vous étiez né grand seigneur, vous seriez arrivé à garder des porcs. »

Il ne faut pas compliquer la vie, chercher les aventures ou donner dans l'extraordinaire. Il ne faut pas se presser de jouir, se presser de vivre. — Tout vient à point à qui sait attendre, disait le roi Louis-Philippe. La mort elle-même vient assez tôt d'elle-même, pour qu'il faille l'appeler ou la provoquer. Les fous ne songent qu'au jour présent,

les hommes sages songent au lendemain. Précisément parce qu'on « ne vit qu'une fois, » il faut préférer le calme aux orages. Il y a assez de sensations fortes dans la vie, pour ne pas avoir besoin de les évoquer. « Il faut que jeunesse se passe, » mais quand elle s'écoule dans le tumulte, elle amène une vieillesse anticipée et chagrine. Le suicide est plus qu'un crime, c'est une sottise, car il n'y a pas de position désespérée et dont une forte volonté ne parvienne à triompher. Tout le monde n'est pas sans doute l'artisan de sa fortune, mais on fait bien d'éviter les situations dramatiques : chacun a assez d'imagination pour se figurer le malheur sans l'éprouver.

L'économie politique s'occupe de l'émigration, et l'économie privée ne doit pas passer ce sujet sous silence. Il faut se rappeler « qu'on n'emporte pas la patrie à la semelle de ses bottes, » qu'il est plus facile de renoncer à son pays que d'en trouver un autre ; mais il ne faut pas croire qu'on est plutôt prophète dans un autre pays que dans le sien. Les amis et les relations qu'on a dans ce dernier ne se trouvent pas si facilement à l'étranger. Quand même on aurait sujet de se plaindre de ses

parents, il faut réfléchir qu'ils valent peut-être mieux que des étrangers. « Un mal connu, dit un proverbe espagnol, vaut mieux qu'un bien inconnu. » Combien de milliers d'individus regrettent d'avoir échangé leurs foyers contre une terre dans le Nouveau Monde ! D'autre part, il y a bien des Anglais qui ont trouvé en Australie une fortune qu'ils n'auraient pas faite en Angleterre ; mais, aux antipodes, ils n'ont changé ni de lois ni d'habitudes. Enfin, un pays peut être surchargé d'habitants, et l'homme n'est pas une plante qui est liée à son sol. *Fortes fortuna juvat*. Si l'on émigre sans idées de retour, si l'on adopte un autre pays, il faut le faire d'une manière résolue, et s'accommoder aux inconvénients de la nouveauté, se rappelant qu'il n'y a pas de pays sans désavantages. Alors seulement on peut se faire une place au nouveau soleil.

Les mots de saint Paul : « Mariez-vous, vous ferez bien ; ne vous mariez pas, vous ferez mieux, » ne s'appliquaient qu'aux prêtres. Il n'est pas bon d'être seul. Les gouvernements qui demandent qu'on ait des moyens d'existence pour obtenir l'autorisation de se marier pro-

pagent la débauche et la séduction. Le célibat qui ne va pas de pair avec l'abstinence marche dans le péché et répand le vice. Un homme marié est un citoyen toujours plus utile qu'un garçon. Les obligations d'un père de famille doublent son zèle et purifient sa vie. Il faut éviter les deux écueils : se marier à la légère, et faire du mariage une spéculation. Quelle trace meilleure peut-on laisser de son passage sur cette terre qu'une postérité plus ou moins nombreuse? Comme je demandais à un professeur d'anglais qui avait quatorze enfants comment il faisait pour les entretenir avec le produit de ses leçons, il me répondit : « A présent qu'ils sont là, je ne puis pas les tuer. » C'était un ecclésiastique (clergyman) sans cure.

L'homme doit être l'appui de la femme et se rappeler que celle-ci n'est pas toujours de bon conseil, sa tête n'étant pas de la force de celle de l'homme, et ses petits moyens n'étant pas toujours les plus élevés ni les plus généreux.

L'économie privée se traduit en maximes que tout le monde a dans la bouche, mais que tout le monde ne remplit pas : telles qu'il ne faut pas manger le pain blanc avant le pain bis ; brûler

la bougie des deux bouts ; manger l'intérêt et le principal ; il faut se garder une poire pour la soif ; ne compter sur personne, car les amis jusqu'à la bourse ne vous aideront pas ; aide-toi, Dieu t'aidera, etc. Compter sur son étoile, c'est attendre que les alouettes vous tombent rôties dans la bouche. Un fîneau trouve toujours un plus fin qui le trompe. C'est en promettant des bénéfices extraordinaires qu'on trompe les gens. Les maisons de jeu ne vivent que par l'insatiabilité des joueurs, et l'espoir de gains exagérés explique la perte de la plupart des fortunes. Il ne faut pas mettre tous ses œufs dans un seul sac ; il faut avoir plusieurs cordes à son arc, afin que si l'une d'elles se rompt, on en ait une autre en réserve. Il ne faut donc pas placer tous ses fonds en une seule entreprise.

La production n'est pas possible sans capitaux et la source des capitaux est l'épargne. Quiconque donc économise pour capitaliser et capitalise pour produire, mérite bien de son pays. Sans rétablir les lois somptuaires, l'État doit récompenser les citoyens qui en agissent ainsi. On a même observé que l'épargne était en raison directe de la civilisation et de l'esprit industriel d'un pays ; le sau-

vage vit au jour le jour, de la main dans la bouche, comme disent les Allemands ; les peuples à demi civilisés thésorisent, c'est-à-dire enfouissent leurs épargnes sous terre, et il n'y a que les gens civilisés qui mettent leurs économies en circulation. Or, plus il y a de capitaux dans un pays, plus l'industrie y est florissante.

On fait aller autrement le commerce et l'industrie en armant des navires ou en montant des fabriques, qu'en gaspillant son patrimoine ou en vivant dans le luxe.

Les épicuriens, qui sacrifiaient l'avenir au présent, étaient de mauvais économistes. En économie privée le lendemain doit être plus fort que le jour présent. Les bons vivants, qui ont peur que l'avenir ne leur échappe, se préparent une vieillesse chagrine, si ce n'est précoce. Dans les temps où l'on se croyait à la fin du monde, on se pressait de jouir et de dépenser son dernier écu, et l'on fut bien surpris de voir arriver la fin de ses ressources avant la fin de l'univers. Le célibataire égoïste qui ne veut rien laisser à personne va mourir à l'hôpital, ou n'a pas seulement de quoi payer pour son enterrement.

Les gouvernements qui croient bien faire en donnant des sinécures aux uns, des rentes aux autres pour faire prospérer les affaires, ne songent pas qu'ils ôtent aux gens laborieux des ressources qu'ils donnent aux fainéants. Leurs créatures feraient mieux de donner l'exemple du travail que de la prodigalité.

L'empereur de Chine, pour protéger l'agriculture, se met à la charrue une fois par an, et creuse un sillon dans la terre. Pierre I^{er} se faisait payer comme charpentier et comme pilote. Il battit un jour une barre de fer et accepta son salaire, prouvant ainsi à ses sujets qu'il ne fallait pas rougir de travailler pour gagner son pain. Il ressemelait lui-même ses bottes. Il n'y a pas d'agriculture possible sans épargne, car, si l'on ne met pas de côté les semences, on n'aura pas de quoi ensemer ses champs. Et s'il n'y a que les dépensiers qui vendent leurs blés sur pied, qui mangent leur récolte avant d'être mûre, le fabricant a aussi besoin de faire des avances à ses ouvriers avant de vendre le produit de leur labeur. Et quel long voyage un armateur n'a-t-il pas à faire souvent, avant d'échanger sa cargaison contre une autre qu'il ne vendra qu'à son retour !

La patience est donc le nerf de l'économie, qui est la base de la richesse. La sécurité de la propriété est la condition essentielle de toute propriété, et la propriété intellectuelle n'est pas moins sainte qu'une autre.

L'indépendance est le plus cher des biens, et il n'y a d'indépendant que celui qui a une fortune ou au moins un état. Un pauvre dépend de tout le monde, il est obligé de saluer ceux même qu'il ne respecte pas et de ménager la chèvre et le chou. Voilà ce qu'un bon père doit inculquer à ses enfans. Le vilain qui est riche trouve sa vilaine, mais le bel homme qui est pauvre ne trouve pas sa belle. Le riche est toujours le bienvenu ; le solliciteur, comme disaient les Américains, est obligé de danser dans la chambre d'attente.

Il ne faut pas tant rire des « économies de bouts de chandelles ; » quiconque ne sait pas économiser les sous, ne sait pas économiser les francs. Laffitte a dû sa carrière à ce qu'il avait ramassé une épingle dans la cour du banquier auprès duquel il sollicitait une place de commis. Il est vrai que, depuis, plus d'un aspirant s'est livré au même exercice sans recueillir le même résultat.

Chez les lords anglais les fils aînés vivent avec luxe et les cadets végètent. L'Américain fait une affaire et en consomme le produit, puis il recommence de nouveau ; aujourd'hui il est journaliste, demain acteur, ou bien aujourd'hui il tue des porcs et les sale, et demain il part avec une pacotille dans l'Amérique centrale. Militaire en temps de guerre, il sera flibustier en temps de paix.

L'homme du Midi vit de l'air du temps, son climat lui permet d'être sobre, le *far niente* ou le *knive* est sa jouissance.

L'homme du Nord vit l'hiver sur les produits de l'été. Il est donc forcé d'être prévoyant et parcimonieux.

ÉCONOMIE HOSPITALIÈRE.

Plus on étudie cette matière, plus on arrive à douter de l'utilité et de la nécessité des hôpitaux, du moins des hôpitaux tels qu'ils existent.

La condition essentielle du rétablissement des malades est l'air, l'air pur qui manque dans les grandes villes et qui se gâte dans les hôpitaux. Il y a bien la ventilation, mais les hôpitaux devant être bas pour faciliter aux malades de monter les escaliers, les cheminées de la ventilation ne peuvent dépasser les toits voisins, et ne sont pas efficaces en travaillant dans un air corrompu. Comme entre deux maux il faut choisir le moins

dre, il est évident qu'il faut augmenter le nombre des étages.

Les maladies les plus nombreuses dans les hôpitaux de Vienne et de Russie sont le typhus, qui trouve son aliment dans l'impureté de l'air.

La pyémie, qui enlève 15 à 30 pour 100 des femmes en couches, n'existe que dans les grandes maisons d'accouchement. La mortalité des mères et des nourrissons est bien moins considérable à domicile que dans les institutions hospitalières de Londres ou de Paris, à la campagne qu'à la Charité de Berlin.

Les aliénés coûtent 1,200 francs d'entretien par tête et par an; ajoutez à cela 2,000 francs par tête que coûte la construction de la maison d'aliénés, et l'on trouvera que l'on peut faire un meilleur usage de cet argent que celui des jaquettes de force, des cellules isolées, etc. Confondre les idiots avec les aliénés, c'est faire une méprise impardonnable. Les épileptiques devraient ne pas y être adjoints.

Il faut isoler les femmes des hommes, la section médicale de la section chirurgicale, les aliénés des malades de corps, les maladies contagieuses de

celles qui ne le sont pas, les enfants des adultes, les incurables des malades susceptibles de guérison ; les affections cutanées des fièvres éruptives. De séparation en séparation, on arrive à la nécessité de traiter les malades à domicile.

Prévenir vaut mieux que guérir. Ayez des cités ouvrières pour toutes les classes de population nécessiteuse, des habitations saines, et vous pourrez presque vous passer d'hôpitaux.

Les hôpitaux militaires sont pleins, et un soldat va au lazaret plusieurs fois par an. Son prompt rétablissement est nécessaire à l'armée. L'on ne pourra donc jamais se passer d'hôpitaux militaires. Les exercices et les combats auront toujours des victimes.

Il n'y a pas d'hôpital modèle, il n'y en aura peut-être jamais, tous laisseront plus ou moins à désirer ; mais la distance qu'il y a entre un bon et un mauvais établissement est celle qu'il y a entre la vie et la mort. C'est d'après les cabinets d'aisances qu'on peut juger de l'état d'un hôpital. Ils sont affreux en Russie, meilleurs en Allemagne qu'en France ; mais le mieux de tous en Angleterre.

On s'applaudit en France d'avoir des édretons,

tandis qu'en Allemagne on les remplace par des couvre-pieds. On cherche à Paris d'introduire les lits de fer, qui donneront toujours un aspect de prison ou de caserne, et qui ne sont pas plus préservés de la vermine que les lits en bois. Les rideaux de lits empêchent la circulation de l'air, et les bonnets de nuit sont plus nuisibles qu'utiles.

L'administration prussienne des hôpitaux militaires est reconnue la meilleure. Une couverture de laine doit durer vingt-cinq ans dans les lazarets de paix, une chemise un an. Il est impossible d'y voler sur l'huile des lampes, le calcul étant fait pour chaque salle ou vestibule de la quantité qui doit en brûler. Il n'y a de gaspillage en rien, et il n'y a pas non plus de parcimonie mal entendue. Le dégorgeement des sangsues y produit une économie de 5,500 francs par an.

Vous économisez une machine à vapeur pour laver le linge, et vous payez à la tâche plus qu'elle ne coûte.

Quand il s'agit de sauver la vie d'un malade, il ne faut pas économiser des renseignements à recueillir.

Économiser sur les aliments, c'est prolonger le

séjour des malades à l'hôpital. Économiser l'espace, c'est perpétuer les miasmes.

Il ne doit pas être indifférent à ce que les malades sortent d'un hôpital par la porte du cimetière ou par la porte de la ville.

Les incurables sont confondus avec les malades partout où il n'y a pas d'hospice, et il n'y en a pas encore même à Berlin.

Les infirmiers sont pitoyables partout où il n'y a pas d'école d'infirmiers et où l'on économise sur leurs gages. Ils sont remplacés par des sœurs de charité ou par des diaconesses évangéliques qui ne montrent pas partout l'obéissance nécessaire aux autorités médicales, mais qui apportent une charité vraiment chrétienne dans l'exercice de leurs pénibles fonctions.

Un administrateur civil administre mieux, mais un médecin directeur s'entend mieux à la qualité des aliments.

Un hôpital, quelque riche qu'il soit, n'est jamais assez riche pour acheter des provisions médiocres.

Une garantie aisée à se procurer pour la bonté des fournitures est d'ajouter le poids à toutes les qualités requises pour les objets livrés à la mesure ou par nombre.

Pour nettoyer de temps en temps un hôpital à fond, il faut avoir des salles supplémentaires ou des lazarets d'été.

Les *baragues* anglaises et les *palates* russes sont considérées comme les meilleures dans ce genre; mais la capacité des premières n'est pas suffisante et les lits ne sont pas assez espacés.

On envoie les phthisiques dans les montagnes, les scrofuleux au bord de la mer. Il faudrait envoyer bien d'autres malades au Midi. Malte est fière de son hôpital, et la Norvège a aussi raison d'être fière de ses soins pour les malades. C'est là seulement que nous avons trouvé les cartes spéciales sanitaires et hospitalières, même pour une seule maladie, telle que le *spedalkshed*.

Les malades pauvres pour lesquels on fait les hôpitaux payent 1 franc 50 centimes par jour en moyenne. Si ce ne sont pas eux qui payent, c'est leur commune qui acquitte pour eux. En Allemagne, en Russie il y a des caisses de malades, caisses de prévoyance ou des billets d'hôpital qu'on peut prendre d'avance. Nous aimons mieux les caisses que les abonnements prématurés.

Les gens généreux qui portent leurs dons aux bureaux de bienfaisance feront mieux de les destiner aux hôpitaux. Il y a des privilégiés dans les premiers, il n'y en a pas dans les seconds : des femmes à leur aise ne rougissent pas de toucher des secours, tandis que les hôpitaux n'admettent au traitement gratuit que les indigents. C'est un tort qu'ils ont, parce que, dès qu'un homme se présente à un établissement hospitalier, c'est que l'état de sa fortune l'exige, et que le traitement à domicile dérangerait sa position. Les pensionnaires ont du reste tant de confort de plus, que quiconque a le moyen de se le donner, payera sans doute la différence.

Les préjugés qui existent contre les hôpitaux se basent, en outre des miasmes qui y règnent, sur l'habitude des médecins de faire des essais. Ces essais se bornent dans quelques pays aux condamnés ; mais un homme condamné aux galères ne l'est pas à la mort ou à la perte de sa santé. Les femmes en couches servent à l'instruction des étudiants ; aussi les femmes mariées évitent-elles les Maternités, qui arrivent enfin à se convaincre qu'il faut avoir de petites salles ou des chambres isolées pour paralyser les fièvres puerpérales.

Les hôpitaux français sont en arrière des hôpitaux étrangers, et les hôpitaux d'enfants ne sont devenus un objet de la sollicitude particulière que depuis que l'impératrice Eugénie les a pris sous sa protection, et que M. Husson en a fait un objet spécial de son attention.

La santé des enfants est l'avenir d'un peuple, et ils ont plus besoin d'hôpitaux que les adultes. Leurs maladies étant pour la plupart chroniques, les parents pauvres ne sauraient leur donner les soins nécessaires à leur rétablissement. C'est la scrofule qui domine dans leurs affections, et elle ne cède qu'à un régime particulier, dont les viandes d'abord et les viandes crues (1) doivent former la base.

Aux Indes, il n'y a que peu de maladies : le choléra, la fièvre, l'apoplexie, la constipation ; dans nos climats il y a 2,500 maladies, sans compter les subdivisions. Or, dans la plupart des cas, c'est la nature qui guérit ; la médecine ne fait qu'aider la guérison. La phthisie pulmonaire domine dans les grandes villes, dans la classe ouvrière ; elle pro-

(1) Pourvu qu'elles ne produisent pas la trechine, qui du reste est plus particulièrement la suite de l'usage du porc frais.

vient des privations, de l'excès du travail. C'est sur cette cause surtout qu'il faut porter le remède. Quant au traitement, on se plaint souvent de ce que les malades entrent trop tard à l'hôpital, et l'on serait tenté d'y appliquer des peines. Elles existent en Russie; mais dans un pays libre elles exciteraient des plaintes légitimes, même appliquées à des maladies contagieuses. La persuasion peut faire plus en cela que la police.

L'emplacement des villes a été choisi pour des raisons politiques ou stratégiques, et non pas pour des considérations sanitaires. Heureusement qu'il y a moyen de les assainir. Ainsi Batavia, d'une ville malsaine, est devenue une des cités les plus favorables à la santé. Cadix et Gibraltar ont été desséchés et rendus d'un séjour agréable. Bombay, Madras, deviendront des villes les plus favorables des tropiques, lorsque le sol aura été desséché. La mauvaise qualité de l'eau (1) et le défaut des égouts (2) entretiennent le choléra aux Indes,

(1) L'eau des puits, aux Indes, contient en moyenne 2 grains de parties animales sur 1 gallon.

(2) Les water-clozets n'ont pas pénétré aux Indes, et les *communs* y sont nettoyés par les mains.

comme en général les pays non cultivés ont toujours été des réceptacles de fièvres intermittentes et de maladies intestinales.

L'intempérance des soldats anglais aux Indes et le défaut de mouvement leur sont aussi funestes que les miasmes dont les indigènes évitent l'effet fatal, en élevant leurs demeures au-dessus du sol. Les casernes, comme les hôpitaux, n'ont pas de vitres, et sont ventilés de manière à produire le courant d'air si dangereux dans ces climats. L'absence des bains est aussi une des causes principales de la maladivité (1). Il ne faut donc pas s'étonner que la mortalité y atteint 60 sur 1000, tandis qu'en Angleterre elle n'est que de 9 sur 1000 hommes de l'âge militaire.

Il est consolant de voir que le progrès de la civilisation et de l'hygiène diminue la mortalité d'une manière prodigieuse. Ainsi à Londres, en 1660, il mourait 7 à 8 pour 100, donc 4 fois plus qu'en 1859. Sur 100,000 personnes, dans la période de 1660 à 79, il mourait 357 personnes de la variole par an, tandis qu'en 1859 il n'en mou-

(1) Le soldat anglais aux Indes coûte cependant 2,500 fr. par an.

rait que 42; des fièvres, 749 au lieu de 59; les femmes en couches, 86 au lieu de 17; 763 mouraient de dysenterie, pendant que de nos jours il n'en meurt que 8; 21 de la syphilis au lieu de 12. Le scorbut enlevait 142 au lieu de 2. L'insuffisance de l'alimentation végétale et animale, l'ignorance de la médecine, expliquent ces différences. Les enfants mouraient au nombre de 1175, et ne meurent aujourd'hui qu'au nombre de 136. Les morts violentes sont seules aujourd'hui plus nombreuses. On exécutait 5 hommes sur 100000, aujourd'hui un seul sur toute la population (1).

Pour en revenir aux économies à observer dans les hôpitaux, nous recommanderons de remplacer le beurre par la graisse, reconnue plus saine par le docteur Esse, de la Charité de Berlin, et pouvant faire une différence de 3,000 fr. pour ce seul établissement. Les sirops ne devraient pas faire partie de la pharmacopée des hôpitaux, n'ajoutant rien à l'efficacité des médicaments et étant trop coûteux pour des indigents. Un chauff-

(1) *Registrar-general's Annual Summery of the London Tables of mortality.*

fage central épargne bien du combustible, et l'éclairage au gaz n'a rien de nuisible pour la santé. La vapeur appliquée à la cuisine, à la buanderie, aux infusions, est d'autant plus économique que les mêmes machines peuvent servir à plusieurs fins.

Le vin, denrée de luxe dans les pays du Nord, n'y est prescrit que comme médicament, et la bière peut très-bien être admise dans les hôpitaux, surtout la bière légère ou blanche. L'infusion d'écorces d'oranges n'est pas à dédaigner non plus. Quant aux aliments, on en préviendra tout gaspillage en déterminant d'avance la quantité qu'il faut de chaque mets pour un nombre donné de malades.

LA GRÈVE.

La loi contre les coalitions ayant été abrogée en Angleterre en 1824, et l'acte de 1825 ayant autorisé de convaincre les autres à n'accepter qu'un certain nombre d'heures de travail pour un certain salaire, il se forma l'*Association nationale des métiers réunis*, à Londres; elle déclarait, en 1849, que si elle pouvait réunir le concours de 100,000 ouvriers sur 6 millions dont se compose cette classe de la population, elle aurait, par le moyen d'une souscription hebdomadaire de 2 sous, un revenu annuel de 20,000 liv. sterl., les 6 millions devant produire 1,300,000 liv.

Dix ans après, il existait dans le Royaume-Uni 2,000 unions comptant près de 600,000 membres, disposant de 300,000 liv. pour faire face aux suspensions de travail. Si l'on compte que chaque membre a 3 personnes dépendantes de lui, il y aurait eu 1,200,000 d'habitants gouvernés par des lois en dehors des lois de l'État. A Glasgow, personne ne songeait à ne pas faire partie de l'association; à Dublin, quiconque s'en éloignait s'exposait à la mort, et à Londres la police de l'Union était plus forte que la police de la ville.

Chaque métier a son secrétaire, qui dépend du secrétaire du district. Le comité central est à Londres, et il commande aux comités des districts. Les agents de la société qui détournent les ouvriers reçoivent 4 à 5 shellings par semaine, tandis que ces derniers reçoivent 20 à 40 shellings par semaine. Ceux qui voudraient désobéir sont mis à une forte amende, ou sont poursuivis de la manière la plus violente.

A Birmingham, ces coalitions n'ont pas eu de succès; les maîtres de fabriques ont formé des unions défensives, et ont réuni des fonds pour résister: aussi, après quatre mois de suspension de

travail, bien des ouvriers leurs sont revenus. L'emploi des machines et la simplification de la main-d'œuvre ont singulièrement aidé les fabricants à continuer leur ouvrage.

A Londres, la surveillance est très-sévère, grâce à la présence du comité central. Une imprimerie qui emploierait un compositeur ne faisant pas partie de la société, serait bien vite « excommuniée. »

C'est à Sheffield et à Coventry que les coalitions sont les plus efficaces; elles poursuivent l'admission des enfants et les femmes, et suspendent les travaux dès qu'il y a la perspective d'une augmentation des salaires, sans respect aucun pour les contrats passés entre les deux parties. La liste des salaires fixés par les comités est aussi mobile que les prix des objets de fantaisie. Les coalisés suspendent ordinairement leur travail en automne. Les maçons, en 1859, ont demandé la réduction de la journée de travail de dix à neuf heures, et il n'y a que les filateurs du Lancashire qui ont eu le bon esprit d'éviter cette union à laquelle les machinistes n'ont pas échappé.

Si ces unions ont quelques dispositions de prévoyance favorables aux ouvriers, elles sont plus utiles aux meneurs qu'aux menés, qui souvent,

après avoir été ruinés par la suspension, sont obligés de céder et de s'accommoder des machines : témoins les cordonniers qui ont mis plus d'opiniâtreté à protester contre les machines à coudre que les tailleurs. Que cette tyrannie de l'Union soit soufferte dans un pays de liberté comme l'Angleterre, c'est une chose qui caractérise notre époque si riche en contradictions. Chaque individu est enregistré, surveillé ; il doit travailler cinquante-huit heures et demie par semaine ; il peut recevoir moins que le salaire indiqué, mais non pas sans autorisation préalable. Il est obligé d'informer la société de tout changement de domicile ou d'emploi et de toutes vacances, sous peine d'une amende de 3 shell. Il est puni de 2 1/2 sh. s'il divulgue les mystères de la société à quiconque n'en fait pas partie, et de 2 1/2 à 10 s'il se vante de son indépendance.

Le conseil exécutif est composé de 25 membres nommés par autant de districts, dont 9 sont à Londres et aux environs de la métropole. Chaque conseiller doit avoir fait partie de la société pendant cinq ans ; deux districts ou plus nomment un conseiller à tour de rôle. Ils peuvent déterminer

tout point non fixé par le règlement. Rien de pareil n'existe aux États-Unis; il est vrai qu'aux États-Unis les francs-maçons sont aussi interdits, comme tout serment en dehors du serment légal.

Les sociétés secrètes ne sont pas interdites en Angleterre; mais l'acte 22 Vict. c. 34, défend l'emploi de l'intimidation directe ou indirecte pour régler les conditions du travail. Aussi les procès n'ont pas manqué contre les coalitions, et les ouvriers qui en font partie sont ordinairement placés entre la perspective d'aller en prison ou à la maison de travail. Mais les 10 livres de cautionnement requis à l'appel ne font pas défaut à l'Union, qui est une société secrète sans noms des meneurs: la loi ne peut atteindre des anonymes. Le progrès de l'industrie du pays ne fait que souffrir de cet état de choses, qui n'est toléré que par respect pour la liberté, soit dit par compensation, car partout ailleurs on ne se serait pas arrêté devant cette considération que telle ou telle autre Union ne se rassemble que dans telle ou telle autre taverne, et n'a qu'un seul membre qui se nomme le secrétaire.

Les grèves en France ont toujours servi de

moyen révolutionnaire à des meneurs politiques, et les caisses de secours mutuels d'expédient à des spéculateurs. Les idées philanthropiques n'entrent guère dans la tête de l'ouvrier français, qui a été trompé si souvent, qu'il se méfie de tout le monde. L'insouciance et l'indépendance sont les traits dominants de son caractère. Il ne veut pas des cités ouvrières pour ne pas être astreint à l'ordre de la maison, à rentrer à une heure donnée. Il ne voudrait pas d'une table commune pour ne pas manger à la gamelle; les bains à 40 c. lui sont accessibles; le franc qu'il reçoit pendant sa maladie lui paraît suffisant. Il y a bien toujours *la mère*, mais ce n'est qu'une gargotière. L'ouvrier marié, et l'ouvrier qui vient de province pour « se fortifier » à Paris, ne vont à aucune organisation. Des maçons associés, il n'est resté que six individus à Paris qui vivent à leur guise. Les sociétés de commandite entre les maîtres et ouvriers, qui ont surgi en 1848, et qui avaient des chances de succès, ont toutes croulé. Il y a bien des traces d'anciennes corporations, l'argot des membres qui en font partie, et des rivalités surannées; mais les sociétés dans la société sont des vers rongeurs

qui ne sont pas tolérés et qui sont passibles de la police correctionnelle. Les grèves ne sont pas dans l'intérêt de l'ouvrier, et toute augmentation des salaires est reversée sur les consommateurs ; ainsi toute augmentation de la paye des maçons ou des charpentiers est suivie d'une augmentation des loyers et des vivres.

Les tailleurs n'ont jamais formé une corporation, mais ils ont des fonds pour obtenir l'augmentation de la paye pendant la bonne saison, ce qui n'a jamais paralysé la confection.

L'instruction gratuite et obligatoire sonne bien dans la bouche des éligibles, mais les électeurs s'en soucient peu au fond. Quant à l'impôt progressif, on a compris qu'il n'atteindrait pas le riche, qui s'en dédommagerait sur de plus pauvres.

La haine des riches est toujours là, et c'est fâcheux, parce que l'envie est un trait indigne d'hommes libres ; mais l'ouvrier français ne se soucie pas de s'enrichir, et se soucie plutôt de se faire casser la tête à la première occasion.

Au moment où s'impriment ces lignes, nous lisons dans un journal que la « Caisse de crédit mutuel » a plus de quatre mille intéressés, et

M. Émile Péreire a saisi le Corps législatif d'un projet de la *Caisse de retraite*, d'après lequel un ouvrier qui commencerait à l'âge de vingt-trois ans à y placer 4 fr. 50 c. par semaine, aurait à quarante-trois ans un revenu de 4 fr. 50 c. par semaine. Les intérêts cumulés pourraient même produire davantage.

LA BOURSE ET L'HOTEL DES VENTES.

LA BOURSE.

La Bourse est un tapis vert où le jeu domine le placement et où les gros mangent les petits. — Personne, vous dira-t-on, n'y fait la pluie ou le beau temps, la hausse ou la baisse ; les plus gros bonnets de la banque n'ont pas les reins assez forts pour commander à la place. N'en croyez rien ; les petites fortunes pourraient peut-être tenir tête aux grandes, si elles étaient liguées ; mais, comme elles ne sont pas coalisées, leur jeu est celui des pots d'argile contre les pots de fer. Heureusement

ou malheureusement la *fusion* n'est pas allée assez loin pour exclure la concurrence entre les grosses caisses, ce qui sauverait peut-être les petites, qui auraient fini par ouvrir les yeux.

Il y a un millier de valeurs de dénominations diverses cotées à la Bourse de Paris, donc il devrait y en avoir assez pour tout le monde ; mais, précisément parce que les coupons sont à la portée des petites fortunes, les grandes règlent leur prix.

La valeur des actions est réglée par la situation du marché monétaire, en définitive et à la longue ; c'est-à-dire que si l'argent rapporte 5 pour 100 en ce moment, les valeurs sont cotées de manière à rendre cet intérêt. Celles qui donnent des dividendes plus forts sont plus chères, et celles qui présentent quelque danger sont d'autant meilleur marché. Cela prouve que le placement est moins dangereux que le jeu, mais la fluctuation des cours suffit à engloutir bien des fortunes et bien des économies. Ce ne sont pas les joueurs à découvert qui sont le plus à craindre ; ceux-là sont encore les dupes et les victimes. Les gros joueurs ne jouent pas à découvert, ils jouent à coup sûr. Ils gardent dans leurs portefeuilles assez de valeurs pour pou-

voir influencer le cours en les jetant sur la place, dans un moment donné, et, d'autre part, ils ont assez d'argent en caisse pour relever le cours, en achetant quand bon leur semble. C'est leur droit et leur devoir ; tout le monde doit acheter quand les valeurs sont basses et vendre quand elles sont hautes. Seulement cette baisse et cette hausse sont amenées d'un peu loin.

Les dindons de la farce, qu'on nous passe cette expression, comptent sur les événements politiques, sans se douter que plus ils les prévoient et jugent juste, plus ils perdent, parce que les faiseurs jouent contre les probabilités, persuadés de trouver des joueurs contre eux et de les déborder par la masse de leurs fonds. Les événements politiques sont escomptés avant qu'ils aient produit leur effet, avant même que la nouvelle s'en soit répandue. Les courriers particuliers, les pigeons venant de Bruxelles à Paris avec des nouvelles sous leur aile sont devenus inutiles avec les télégraphes, mais ces derniers sont aussi au service des plus riches et le public, aussi bien informé qu'il le soit, ne l'est pas assez des détails qui concernent chacun en particulier. Aux États-Unis, chaque journal dé-

pense des sommes considérables en télégrammes ; à Paris, les journaux sont desservis par les communications en commun. On ne peut pas à la longue cacher la situation d'une affaire, simuler longtemps des dividendes faux et toujours payer les actionnaires avec leur propre argent ; les intérêts des acquéreurs sérieux sont plus ou moins garantis, mais les périls du jeu n'en sont pas diminués. Qui risque perd, parce que le gain est la récompense du travail et de l'intelligence ; et quant au bonheur, il vient en dormant, plutôt qu'en tripotant à la Bourse.

Mais l'humanité est ainsi faite qu'il y aura toujours des joueurs, et si vous leur défendez le 30 et 40, ils joueront à la Bourse ; si vous leur défendez la roulette, ils iront jouer à l'Hôtel des Ventes ; si vous interdisez les coteries, ils en feront pour l'utilité publique, et joueront sur les coupons des coupons du Crédit foncier. A la bourse de Londres, le jeu est moins effréné qu'à celle de Paris. Un négociant y risque de compromettre son crédit en jouant sur les fonds publics. Les agents de change y prélèvent aussi moins de frais, jamais sur les valeurs nominales ou les sommes qu'il reste à

verser. Il est vrai que leurs charges coûtent moins, aussi jouissent-ils de moins de considération. Ajoutez à cela le jeu sur l'huile de colza, le suif, le coton, et vous verrez à quoi tiennent les fortunes commerciales.

L'empereur Nicolas faisait soldats les agents de change qui opéraient à découvert ; mais tout est couvert dans la spéculation, jusqu'au jour du cataclisme.

Il y a cependant des gens qui vivent de la Bourse, qui achètent quand tout le monde vend et qui vendent quand tout le monde achète ; d'autres qui ont pour principe de clore une opération le même jour et de ne jamais aller se coucher dans l'inquiétude du lendemain. Ce sont les meilleurs chalands. Entre les loups et les cerfs, les plus fins sont peut-être encore ceux qui parient pour la baisse. Il y a plus de négations que d'affirmations, plus de mauvaises affaires et de mauvaises nouvelles que de bonnes.

L'HOTEL DES VENTES.

Au Broadway, à New-York, la rue la plus élégante de la métropole des États-Unis, vous entrez dans une boutique où l'on fait beaucoup de bruit. Aussitôt on a reconnu en vous un étranger et l'on vend une montre en or de 200 francs et plus pour 80 ou 40. Alléché par le bon marché, vous achetez la suivante, on vous en passe une en cuivre. Ebahi, et n'osant accuser les autres, vous croyez être l'objet d'une illusion optique, mais ne pouvant emporter un oignon dans de la mitraille, vous demandez celle que vous avez vue et l'on vous répond qu'il faut ajouter 50 dollars. Vous n'aviez pas besoin de montre, mais vous dites que deux ne sont pas de trop et vous emportez votre emplette qui marche détestablement; sur cela, on vous rit au nez quand vous racontez votre mésaventure et l'on vous apprend que vous avez donné dans un piège d'écolier, qu'il n'y a que les étrangers qui ne connaissent pas cette *ficelle*. Si vous êtes bon enfant, vous prenez votre parti en phi-

losophe. Vous rapportez votre montre aux coquins et leur tenez à peu près ce langage : — Je suis étranger, combien faut-il payer pour la leçon des mœurs du pays ? Voici la montre qui vous resservira sans doute à faire des tours pareils. Combien me rendez-vous ? *Le yankee*, toujours chatouilleux sur le point du patriotisme, vous rend 50 dollars, et vous en êtes pour le prix de la mitraille. Si vous êtes moins endurant, vous irez à la police exposer votre plainte, on vous écoutera et vous dira : Bien joué ! *fair play* ! Si vous vous en plaignez aux indigènes, ils vous répondront avec le flegme et l'accent nasal qui les caractérisent : — Au moins on ne nous contestera pas une supériorité, celle d'être les premiers coquins de l'univers. Vous pourrez vous donner la satisfaction de passer souvent dans des bôuges de cette façon et de narguer les hommes de paille en achetant sans prendre. Un Pennsylvanien, mieux avisé, commença par prendre la montre et ne la laissa pas sortir des mains jusqu'à ce qu'elle lui fût adjudgée.

L'Amérique est le pays classique des enchères. Les enchères pour tout de bon se tiennent aux

premiers étages ou à des hôtels *ad hoc*. « Going, going! gone! » (cela va! c'est parti!) sont des exclamations qu'on y entend de loin. Les marchands tant soit peu embarrassés y envoient leurs marchandises; seulement ils ont soin, quand, par exemple, l'eau-de-vie leur revient non vendue, d'en vérifier la qualité, car il n'est pas rare qu'on y ait ajouté de l'eau, dans l'intervalle.

A Londres, ce pays des industries libres, vous verrez encore au Strand ou près de l'église de Saint-Paul quelque juif président à un *mock-auction* ou une enchère pour rire; mais rien de pareil à Paris: là les ventes sont sérieuses et les frais n'en sont que plus élevés.

En voyant l'odeur qui règne à l'hôtel Drouot et le mal qu'on s'y donne, je demandais à un commissaire-priseur s'il était vrai qu'il avait payé sa charge 100,000 francs; j'aurais donné autant pour en être exempté. Mais, que voulez-vous? la vie est si dure qu'il faut faire flèche de tout bois.

Nous avons une chambre de commissaires-priseurs avec son président qui n'entendent pas plaisanterie et sont très-susceptibles sur leurs privilèges. A la moindre annonce qui sent trop la réclame,

ils mandent devant eux le vendeur qui n'y peut rien, mais..... Si l'on faisait un procès à un commissaire-priseur d'avoir vendu un Van Crouten pour un Rembrandt, la chambre des commissaires accepterait le procès. C'est que nous avons des experts qui prélèvent 5 pour 100 et ne garantissent pas l'authenticité des tableaux. « On ne peut pas garantir les peintures. » — Mais il faut que les billets de banque avec lesquels on les paye ne soient pas faux.

C'est si bizarre, les ventes ! M. Boccage avait un cabinet qui lui avait coûté 60,000 francs ; à sa mort, on le mit en vente, il produisit 4,000 ; mais lord Pembroke et le comte Démidoff ont gagné sur chacun de leurs tableaux. — C'est que c'étaient des tableaux qu'on se battait pour avoir à coups de sac ! — Vous achetez un tableau 30 francs, vous le remettez en vente, il fait 7 francs ; vous dites 8, et vous le gardez. — C'est qu'il faut être là et *pousser* ; il faut aussi être très-fort en tableaux, il y a tant de contrefaçons et d'imitations !

Les marchands de tableaux sont ligués entre eux. En bons confrères, ils ne se gâtent pas le métier et ne concourent pas entre eux ; ou bien

ils revisent : un tableau acheté 13 francs est revisé 31, la différence est bue entre les amis. C'est si difficile de mettre le prix sur un tableau qui n'a qu'un prix de fantaisie ! La même chose arrive entre les marchands de meubles. On vous dira que *la révision* n'est qu'un mot, mais c'est un fait journalier, et la concurrence entre marchands n'est qu'une exception. Il y aurait bien un remède, sans appliquer la loi contre les coalitions : il suffirait que les marchandises retirées par le vendeur ne payassent que la moitié des frais. Le fisc n'y perdrait pas plus que les commissaires-priseurs, et les vendeurs auraient un moyen de défendre leur marchandise ; mais cela ne peut se faire sans autorisation, attendu que les mouchards de l'enregistrement viennent à tout moment inscrire les prix que font les articles vendus.

Les experts sont tous des marchands de tableaux, il y a même dans le nombre des fabricants de tableaux, qui d'une vieille femme font faire le portrait d'une jeune belle, d'une étude un paysage de maître. Ils ne poussent pas eux-mêmes leur marchandise, ils la font pousser par cet adage qui dit : Passe-moi le poivre, je te passerai le sel. Les com-

missaires-priseurs sont aussi rarement des acheteurs pour leur propre argent.

— C'est si bizarre, les ventes ! Celle de M. Delacroix a produit 300,000 francs, et celle de Géricault, après son décès, n'a pas produit le dixième. Mais vous verrez revenir certain tableau de la première vente et faire 6 francs au lieu de 600 francs. Cela s'appelle de la revendication posthume. Il n'y a que Paris qui s'entend à rendre ainsi justice à ses illustrations après la mort. Comme c'est consolant pour ceux qui n'ont pas d'héritiers !

Le marchand gagne 50 pour 100 sur sa marchandise. N'a-t-il pas son loyer et sa patente à payer ! Il se pourvoit aux ventes. Comment donc voulez-vous gagner sur ce que vous lui achèterez ? Aussi les amateurs vont-ils eux-mêmes à la vente pour y perdre une journée et en rapporter une croûte payée deux fois son prix, car les marchands *salent* la marchandise, quand c'est un amateur qui en veut. Ils sont bien bons enfants d'offrir en général quelque chose, mais c'est que les ventes n'iraient pas, et cela ne ferait pas leur affaire.

Et à quoi, je vous prie, servent les experts qui, le lorgnon dans l'œil, viennent vous dire :— Ce tableau

n'atteindra pas 1,000 francs, lorsqu'il en fera 70 ; celui-ci est repeint et cet autre n'est pas de l'époque ! On ne vous donnera jamais que ce qu'on voudra, et sur cent tableaux il y en aura à peine dix qui feront leur prix.

Encore si les marchands mettant en vente étaient traités par leurs confrères avec commisération ; mais c'est à qui les déchirera à plus belles dents ! Aussi c'est un malheur qu'il faut éviter soigneusement, à moins d'avoir de l'argent à jeter par la fenêtre, une passion qui est un vice, ou des notes criardes à payer !

Un objet qui est vendu trois fois est mangé par les frais ; aussi le plus clair du bénéfice est aux commissaires-priseurs et au fisc. Les curiosités subissent le même sort d'une autre manière. Essayez d'acheter un camée de prix, on vous le disputera jusqu'à la fin. Allez le lendemain chez l'acquéreur, il ne se contentera ni de 20 ni de 30 pour 100, et vous dira :—Monsieur, c'est si beau !

— Il faut payer le propriétaire, vous dira-t-il.

— Mais pour les gens qui veulent faire fortune trop vite, il y a des logements *gratis*.

— A Charenton ?

— Non, à Mazas.

PHILOSOPHIE DE LA VIE.

La philosophie de la vie se divise en rapports envers Dieu, envers l'État ou la société, envers la famille et envers soi-même ou l'individu. Elle s'est appelée quelquefois la philosophie du bonheur, et peut s'appeler la philosophie sociale, non pas socialiste, car elle n'enseigne pas l'organisation de la société, mais l'art de vivre en société; cependant le bonheur comme le savoir-vivre n'en sont que des chapitres.

LA RELIGION.

Suivant le principe adopté en bonne justice, c'est à ceux qui affirment l'existence de Dieu à la prouver, et non pas à ceux qui la nient à en démontrer l'absence; mais Dieu ne se prouve pas, il

se sent, de même que ce qui est l'objet de la foi se croit et ne se raisonne pas. Le soleil, le mouvement ne se prouvent pas : ils sautent aux yeux. Il est vrai qu'on ne doit croire que ce qu'on comprend, mais la créature ne peut pas comprendre son créateur, pas plus qu'un livre ne peut comprendre son auteur. Toute chose qui a eu un commencement, qui a été créée, a un créateur, et c'est lui que nous appelons Dieu.

L'homme fait Dieu à son image, et ni ses idées ni ses paroles ne sont aptes à le définir. Il le dit tout-puissant, tout bon ; or il n'est pas tout-puissant pour le mal que sa nature repousse. Il ne peut pas empêcher que deux et deux ne fassent quatre, il ne peut pas changer la nature qu'il a donnée aux choses, le libre arbitre qu'il a donné à l'homme ; lui en faire un reproche est le comble de l'absurde. Il n'empêche personne de se casser la tête ou de sauter par la fenêtre. Vous qui compliquez la vie et priez Dieu de vous tirer d'embarras, tirez-vous-en vous-même, il vous a donné l'intelligence pour cela. Le marin qui se noie et qui se croit sauvé par l'intervention divine ne songe pas aux milliers qui périssent dans des situations analogues.

— S'il n'y avait pas de Dieu, a-t-on dit, il eût fallu l'inventer.

— S'il y en avait un, a-t-on répondu, il eût fallu l'abolir.

— Que gagnez-vous à dire qu'il n'existe pas ?

— Et que gagnez-vous à dire qu'il existe ?

— Qui t'a donné la mission de nier l'Être Suprême ? disait Robespierre à Marat ; et voilà qu'on vient nous dire que Robespierre avait dans son enfance un prêtre pour ami !

Les esprits forts croient qu'en se séparant de la foule, ils attirent sur eux les yeux de la foule. La foi universelle n'a pas d'autorité pour eux. N'a-t-on pas cru pendant des siècles que le soleil tournait autour de la terre, et n'a-t-on pas fini par démontrer le contraire ?

— Le mieux, disent d'autres, c'est de ne pas y songer et de ne pas s'en occuper.

— Heureux qui croit ! il a chaud sur cette terre, a dit un poète russe.

Pourquoi détruire le bonheur des croyants ?

— Je ne voudrais pas du bonheur au prix d'une erreur.

Mais nous ne dessinons pas Dieu avec une

barbe et une tunique ; et s'il est vrai que Dieu est le bon sens et la bonne conscience, le bon sens nous dit qu'il n'y a pas d'effet sans cause, et que la cause de l'univers doit être grande comme lui, belle comme lui.

— Je n'avais pas besoin de cette hypothèse, a dit Laplace, en remettant sa *Mécanique céleste* à Napoléon I^{er}, qui lui demanda pourquoi il n'y parlait pas de Dieu ?

Mais Newton, qui expliquait la force centrifuge, ne s'expliquait pas la force centripète. C'est donc Dieu qui a donné l'élan aux astres.

— Il faut une religion pour le peuple, a dit Necker.
— Il lui faut surtout de la civilisation, la conscience du bien et du mal, et les idées se sont tellement modifiées sur la religion, que l'indifférence en cette matière n'est que l'impuissance du raisonnement.

Le paradis et l'enfer sont en nous ; l'un est dans nos bonnes actions et l'autre est dans nos mauvaises actions.

— Quiconque ne croit pas à l'immortalité de l'âme, mérite de périr à tout jamais.

Il n'est pas nécessaire que ce qui a eu un commencement ait une fin.

Les spiritualistes sont persuadés que les âmes reviennent, mais elles ne paraissent qu'à ceux dont l'esprit est apte à les recevoir. C'est dans les premières six semaines après la mort que cette apparition a lieu (1).

Nous ne sommes les disciples ni de Swedenburg ni de Davies ; nous croyons que l'âme, c'est la vie (2), et nous ne la transportons ni dans les autres planètes, dont cependant Vénus et Mars nous paraissent être habités par des êtres semblables à l'homme, ni dans les bêtes, quoique les hommes ressemblent plus ou moins à des animaux : celui-ci à un oiseau, cet autre à un boule-dogue, et ce troisième à un cheval.

Entre le Christ et Voltaire il y a la même diffé-

(1) M. Martynoff, l'ami du poète russe Lermontoff et le frère de celui qui l'a tué en duel, était à Wiesbaden le jour de l'événement, quand il vit le poète entrer, lui frapper sur l'épaule, lui tendre la main, disant : « Adieu, » et disparaître par le mur.

Torwaldson, le sculpteur danois, parut à Rome le jour de sa mort, et bouleversa ses papiers, au dire de ses amis.

(2) Un professeur de la Faculté de médecine, à Paris, croyait nous démontrer l'immortalité de l'âme en disant : « Si vous coupez un bras, une jambe à l'homme, il vit ; mais si vous attaquez les parties vitales, il meurt. » Il prouvait ainsi le contraire de ce qu'il voulait.

rence qu'entre un homme et un singe, soit dit sans humilier les voltairiens. Comment Jésus pouvait-il participer de la nature humaine, si ce n'est précisément par tout ce qui la révèle en lui? Mais, tandis que les hommes agissent pour des motifs vulgaires d'ambition ou d'amour-propre, même ceux qui écrivent contre le prophète, lui n'a agi que par pure abnégation, par amour de la sainte vérité.

Oui, il y a une parcelle divine dans chaque homme, mais en lui la partie divine composait la moitié de son être. Et qui voulez-vous adorer si ce n'est la vertu crucifiée? Ne rien croire, ne rien aimer est l'œuvre de Satan. Les Juifs en savent plus long sur Jésus que M. Renan, qui déchiffre le syriaque. Mais qui donc est un plus grand interprète de Dieu, un plus grand professeur de la morale que le Christ? Et qu'a-t-on à mettre à la place de sa doctrine? Comment pratiquent-ils l'amour du prochain, ceux qui le renient? Les Juifs se mangent entre eux et trompent à qui mieux mieux. Demandez à ces « rois de l'époque » un soutien ou une aide, et vous trouverez leur port et leur cœur clos. Oui, Jésus a été un philosophe,

mais il a scellé sa doctrine de son sang. Il a prié pour ses ennemis, et ses détracteurs, ne songeant qu'au mal qu'ils peuvent faire à leurs adversaires, ne parlent de lui que comme d'une « personne supérieure. »

Le plus grand révolutionnaire ne l'était pas assez aux yeux des amis de l'insurrection, parce qu'il voulait qu'on payât l'impôt, et ne voulait pas qu'on se révoltât contre les autorités établies !

Mais ces réformes auraient été stériles s'il n'avait été qu'un insurgé, et c'est tout au plus s'il avait pu devenir Roi des Juifs, tandis qu'il a travaillé pour les siècles à venir et pour l'humanité entière. Le peuple lui reste fidèle, parce que c'est toujours « le maître à nous tous, » parce que c'était le prophète du pauvre. Il demandait et acceptait sans rougir, et son Église vit encore des dons volontaires. Il aimait les étoffes et acceptait les repas, tandis que Jean-Baptiste se nourrissait de sauterelles, et se couvrait des peaux de chèvres sauvages. Le Christ n'était ni un anachorète ni un sybarite. Il guérissait et on y voyait des miracles ; mais un grand médecin n'a-t-il pas dit : « Je pan-

sais et Dieu guérissait. » Toutes les cures sont des miracles de la nature.

Le peuple porte de l'adoration à tous ses martyrs, comment trahirait-il le plus grand de tous ?

LE SORT.

Il est des personnes qui pensent qu'il n'y a pas de sort, qu'il n'y a que du savoir-faire, et que nous accusons en vain le sort de nos propres fautes. D'autres, au contraire, disent qu'il n'y a qu'heur et malheur, que pour un tiers de savoir-faire il y a deux tiers de hasard. Quel moyen y a-t-il d'accorder des opinions aussi diverses ?

Il n'a pas dépendu de nous de venir ou de ne pas venir au monde, et le philosophe grec qui remerciait la Providence de ne pas être né une femme n'était sans doute pas galant; mais, si les femmes ont des sentiments plus mesquins, elles en ont de plus fins que les hommes. Il n'a pas dé-

pendu de nous de choisir la classe, le rang, la société dans laquelle nous sommes nés. Nous n'avons pas été consultés sur le chiffre de la fortune dont nous avons hérité. La santé, qu'est-ce, si ce n'est le sort ? Le bon ou le mauvais caractère peut être une question de digestion ou de complexion, mais c'est encore un sort.

L'éducation que nous avons reçue n'a pas non plus dépendu de nous. Nous disons tous plus ou moins souvent : — Ah, si mon père m'avait appris telle ou telle autre chose !

Je ne suis certainement pas fataliste, mais il y a du vrai dans le Coran, et, un jour de combat, n'évite pas la mort qui le veut. Elle vient trouver l'un dans le réduit le plus secret, et épargne un autre qui la brave audacieusement.

L'homme s'agite, les circonstances le mènent.

Eh bien, l'enchaînement des circonstances, qu'est-ce, si n'est le sort ? Combien de gens qui ont échappé à une grêle de balles, et qui sont tombés victimes d'un lâche assassinat !

Il ne s'ensuit pas que personne n'échappe à son sort, qu'il y ait un livre de destinées, où tout ce qui nous arrive soit inscrit d'avance. Le libre ar-

bitre ferait changer à tout moment ces décrets ; on peut échapper à trente dangers, et succomber au moins grand de tous. On peut se relever des grandes maladies, et être emporté par une entorse au pied.

RAPPORTS ENVERS LE GOUVERNEMENT.

Un homme doit respecter les lois de son pays, disent les légistes. J'avoue que je ne comprends pas comment on peut respecter une loi absurde. Si l'on vous prescrit de porter un bonnet stupide, le porterez-vous ? Ce n'est pas seulement en Russie qu'existe la loi qui ordonne à un citoyen de revenir dans son pays à la première sommation, elle existe aussi en Angleterre, mais elle n'y est jamais appliquée. D'autre part, il est du droit naturel de se soustraire à une peine, si l'on peut. Je comprends encore, si cette peine est méritée, qu'on aille purger cette condamnation par acquit

de conscience ; mais, lorsqu'elle est arbitraire, il est de l'instinct de conservation de l'éviter. Ce qui est vrai d'un individu est vrai pour tous ; si l'on veut faire des recrues de toute une population valide, si l'on fouette vos femmes et vos filles, comme cela se passe sur la Vistule, l'insurrection est un droit et un devoir sacré ; elle est dans l'intérêt de l'ordre, car les anarchistes sont les gouvernants.

L'homme est extraordinairement porté à l'abus du pouvoir et de la force, aussi minimes qu'ils fussent. Dans un pays despotique tout le monde est despote, le respect des droits d'autrui est nul ; le plus petit fonctionnaire fait valoir son importance, et le particulier tranche du maître dans son intérieur, dans sa famille. Dans un pays libre, au contraire, chaque employé est le serviteur du public, et le serviteur très-humble. En Allemagne vous avez des lois très-sévères pour offense des fonctionnaires dans l'exercice de leurs fonctions. Aussi faut-il voir comme ils provoquent ces collisions, pour se donner le plaisir de les redresser. En Angleterre, l'employé voit dans chaque individu qu'il sert le représentant du collectif public, et ne se croit pas humilié devant Jacques et Pierre en les

servant. Ailleurs, un garde croit que le jardin est fait pour lui, et non pas lui pour le jardin ; comme un souverain avec son sceptre, il s'y promène avec son bâton, et crie après les enfants qui ne font aucun mal aux fleurs. Un conducteur russe de chemin de fer ivre crie : « Je suis le capitaine de mon vaisseau, et il ne se fera dans les wagons que ce que je veux. » Il est des pays où il est ordonné aux juges de donner en toute chose gain de cause aux nobles, et d'autres où il leur est prescrit de privilégier le peuple. Où la politique domine la justice, cette dernière est outragée.

Les hommes prudents et habiles sont en politique pour les forts, et se prononcent le lendemain d'une lutte. Les hommes droits sont pour le bon droit, les hommes de dévouement sont le plus volontiers de l'opposition (la Fayette était toujours contre les forts). Les indifférents disent que la politique ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe. Les anciennes républiques punissaient d'infamie ceux qui restaient en dehors des partis.

Le meilleur gouvernement est celui qui emploie le plus grand nombre de capacités morales et intellectuelles. Ce n'est pas celui qui est le plus ap-

proprié à l'état de la civilisation d'un peuple. Si ce dernier est barbare, le premier n'a pas besoin de l'être, c'est à lui à civiliser le peuple.

PATRIOTISME ET COSMOPOLITISME.

Vous croyez que celui qui se bat pour son pays est un héros, que celui qui le déserte est un traître, et nous croyons que celui qui répand le sang de ses semblables est un fratricide, que celui qui donne la main à l'étranger est un frère devant le Christ. Ne venez donc pas confondre nos idées et crier que le pays est en danger quand il l'est par votre faute ; mais, si vous êtes à la hauteur de ces idées, concourez de tout votre pouvoir à leur réalisation et à leur triomphe. C'est la plus belle gloire que vous puissiez acquérir dans ce monde. Les peuples sont frères ; au lieu de courir aux armes, qu'ils se donnent la main et ne se servent que des armes de l'industrie pour le bien-être de tous.

Les chemins de fer rapprochent les races et font disparaître la différence des langues et des mœurs. A mesure que l'Anglais séjourne dans d'autres pays, il devient moins rigide dans son patriotisme. Déjà les peuples portent le même costume, et il n'y a plus que les cocardes qui les distinguent.

C'est surtout à la France que revient l'honneur de rapprocher les nations ; sa langue devient une langue universelle ; ses poids et ses mesures, ses canons et ses carabines, sont imités partout. C'est là sa plus belle gloire. Par la paix comme par la guerre, elle impose ses mœurs tout en empruntant aux autres ce qui est digne d'être imité. Le concours de tous les peuples au progrès général produira des effets merveilleux.

Si le mot de cosmopolite a quelque chose de vague et d'abstrait, si les mots de citoyen universel provoquent le sourire, le mot d'Européen a un sens précis, et bientôt le dernier portera ses lumières en Asie et en Afrique comme il l'a déjà fait en Amérique. N'opprimez donc pas les nationalités, mais ne les évoquez pas non plus de la poussière des temps. Que toutes celles qui sont utiles à la civilisation

des races y contribuent de tous leurs efforts. C'est aux hommes supérieurs de chaque nation de concourir à cette œuvre universelle et humanitaire.

M. Dupin a dit que le cosmopolite ou l'émigré était l'homme qui ne voulait remplir ni ses devoirs de citoyen ni ses devoirs de père ; mais, si la sphère de leurs idées est plus large, rien ne les empêche d'avoir une famille.

Nous devons tous nous dépouiller un peu de notre nationalité dans l'intérêt du principe humanitaire qui, pour moi, est identique avec celui d'humanisme. La fraternité des peuples ne dépend pas des gouvernements qui les divisent.

LA PEINE DE MORT.

L'État n'a pas le droit de prendre ce qu'il ne peut rendre. Or quand un homme a été exécuté injustement, que fait-on ? On réhabilite sa mémoire,

ou bien, comme en Espagne, on apporte son cercueil dans la salle de justice, les juges se lèvent et tirent leur calotte devant la victime innocente!

Si, dans un pays de vingt ou quarante millions, la justice est exercée au nom de ces millions, dans de petits États de vingt ou trente mille âmes (1) elle n'est exercée qu'au nom de ces vingt ou trente mille, ce qui donne le droit de vie ou de mort à des communes plutôt qu'à des États. Là où les juges sont électifs, le principe est vicié, et il n'y aurait plus de raison pour qu'une réunion d'hommes beaucoup moindre ne pût mettre ses associés à la mort, ou pour qu'un juge de paix, avec son greffier, prononce sur la peine capitale.

Parce qu'un individu a fait mal, qu'il a commis un crime, qu'il a tué sous l'influence d'une passion quelconque, faut-il que l'État le tue aussi, de propos délibéré, au grand jour, avec spectacle, à la grande édification du public? « Ce n'est pas la loi du talion, disait Hegel, mais c'est la manifestation du crime. » La manifestation du crime est dans

(1) La république de Genève a 32,000 habitants, et nous y avons vu une exécution capitale.

l'horreur qu'il excite, dans le procès qui doit se faire publiquement; mais quant à l'exécution, c'est un autre drame, c'est un meurtre judiciaire dans lequel le public ne voit que la suppression d'une vie, qu'un couteau qui tombe, qu'une tête qui saute, que le sang qui en jaillit. La peinture elle-même commence à proscrire les scènes de sang et de massacre. Pour un lâche qui, à la vue d'une exécution, s'abstient d'un crime, il y en a cent qui y puisent une espèce d'encouragement et qui marcheraient à l'échafaud la tête haute, pour se donner en spectacle.

Analysez le crime, et vous trouverez toujours d'amples raisons pour admettre l'inculpabilité. Ou le coupable n'a pas eu de parents, ou il n'a pas eu d'éducation, ou il n'a pas eu de moyens d'existence, ou il a une tête mal conformée, car un homme sain ne tue pas. Or, en lui coupant cette tête, vous punissez la nature qui l'a faite (1). Ou bien il s'est trouvé dans une position qui violentait son être ou qui prédisposait au crime (2).

(1) Les crânes de tous les exécutés pour meurtre ont l'organe de la destructivité développé d'une manière malade.

(2) Le Suisse qui a tué M. Russel, à Londres, était né pour la

Croyez-nous, enfermez les meurtriers dans une maison de fous, et vous vous en trouverez beaucoup mieux.

Mais que dire de cet État qui se vante d'avoir aboli la peine de mort et qui la conserve pour les crimes politiques? Que les crimes politiques sont pour lui plus atroces que les crimes privés. Aussi voit-on dans ce pays le niveau moral baisser de plus en plus; les vices sociaux s'y multiplient et les vertus politiques disparaissent (1).

Vous condamnez le suicide, vous contestez à l'homme le droit de disposer de sa propre vie, et vous maintiendriez à l'État celui de disposer de la vie des autres, parce que c'est un être collectif et politique? Mais qu'est-ce que le suicide, si ce n'est l'application de la peine de mort à soi-même? et certainement qu'il est plus lâche de tuer un autre

vie active des montagnes, et non pour l'antichambre; un boucher, accoutumé à la vue du sang, a plus de disposition qu'un autre à le répandre.

(1) L'Impératrice Élisabeth de Russie a aboli la peine de mort. Catherine II l'a appliquée à Murowitch, à Pougatchef. Nicolas l'a appliquée aux cinq condamnés politiques de 1825, le clergé ayant voté contre la peine de mort qui provoqua un dégoût général. Alexandre II a fait exécuter une masse de Polonais coupables d'avoir été des Polonais.

que de se tuer soi-même. Vous dites que l'homme que le désespoir pousse au suicide pourrait avoir un lendemain et devenir utile à lui-même et aux autres. Eh bien, donnez à un condamné l'occasion de se distinguer, et il la saisira avec empressement (1).

Les galères de Sibérie sont remplies de meurtriers, et il est reconnu qu'ils se conduisent beaucoup mieux que les petits voleurs.

Tant donc que la peine de mort subsiste, les lois qui la conservent doivent à juste titre s'appeler draconiennes.

IDÉALISME, MATÉRIALISME, RÉALISME.

En France, la philosophie du dix-huitième siècle était matérialiste; celle du dix-neuvième est socialiste. Saint-Simon, Fourier, Simon sont les vrais

(1) Au château de Wurzburg on montre une armoire exécutée par un homme condamné à la mort, et qui a mis dix ans à la faire.

pionniers de l'esprit humain. Si de leur activité il ne doit rester que le principe de l'association, ce principe peut produire de grandes choses, comme le prouvent les disciples de Saint-Simon, qui se vouent aujourd'hui à l'industrie.

La France étant le pays des petites fortunes, des petits ménages, le matérialisme doit nécessairement y jouer un grand rôle, chez les bourgeois. Quant au peuple, il est tout cœur et tout dévouement.

L'Anglais, l'Américain se dit réaliste, pratique, industriel, mais au fond il est plus matérialiste que le Français. Sa nourriture est plus lourde, ses boissons plus alcoolisées. Il a plus de religion que le Français, plus de philosophie, si vous voulez, parce qu'il a plus de résignation, plus de patience. Somme toute, il est plus riche, parce qu'il est plus entreprenant, plus persévérant. L'Anglais aime le confort, et le Français aime le plaisir. L'Allemand est réputé idéaliste, mais le positivisme gagne de plus en plus du terrain en Allemagne; seulement la philosophie allemande est plus idéaliste que la philosophie anglaise ou française. L'Allemand peut vivre dans la région des idées, le Français a besoin

de bouillon et l'Anglais de biftecks. L'idéalisme c'est l'abstraction de la matière, c'est l'idéalisation de la vie; c'est une manière d'être heureux par l'intelligence, et une manière plus sûre que toutes les autres.

Mais l'idyllisme joue encore un plus grand rôle en Allemagne que l'idéalisme : Schiller est plus populaire que Hegel, grâce surtout aux femmes qui ne lisent pas ce dernier.

Les hommes qui pensent ne sont pas des hommes d'action. C'est ce que savent les gouvernements allemands, qui n'apportent pas d'entraves à la pensée. Aussi un poète allemand a-t-il dit que les Allemands dormiront le jour même de la résurrection générale. L'abstraction n'absorbe cependant pas la vie des Allemands, le positivisme y occupe une grande place. De conquérants ils deviennent colons : l'Amérique et l'Australie en fourmillent.

LE BONHEUR.

L'empereur Napoléon III, en remettant les insignes de cardinal à l'archevêque de Rouen, a dit : « Je me demande souvent si la bonne fortune n'a pas autant de tribulations que la mauvaise. » En effet, ce n'est point un bonheur médiocre que de naître dans les conditions de médiocrité. Mais le bonheur, à qui est-il donné? La fin de Crésus balança bien ses richesses. La couronne du martyr est souvent le lot du talent transcendant. Les courtisans qui ont le sourire sur les lèvres ont l'enfer dans le cœur. On ne peut servir Dieu et le diable à la fois, la vertu et Mammon.

Non, le bonheur n'est pas de ce monde. Il faut choisir entre la philosophie et la jouissance. Les joies de l'intelligence sont encore les plus pures, mais elles ne sont pas données à tout le monde. Heureux celui qui sait maîtriser ses passions, mettre un frein à ses désirs, se contenter de sa position! Heureux celui qui vit en paix avec lui-même, dont la conscience est pure! Mais tous ces

bonheurs sont des bonheurs négatifs. L'exercice de la vertu, la pratique de la charité, voilà le bonheur positif, auquel ne sont appelés que les hommes supérieurs.

Chacun prend son bonheur où il le trouve. La liberté consiste à aller même au couvent ou au désert pour y vivre en anachorète. Celui-ci est stoïcien, et cet autre est épicurien ; l'un présente un front austère à l'infortune, et l'autre vit au jour le jour sans s'inquiéter du lendemain.

La vengeance est le plaisir des dieux, mais le pardon est le plaisir des chrétiens. Rendre le mal pour le mal est une jouissance terrestre, mais rendre le bien pour le mal est une jouissance céleste.

L'égoïste ne peut être heureux, puisqu'il est toujours seul et n'aime personne.

La richesse doit se faire pardonner, et si le riche, qui amuse les autres et les nourrit, est encore jaloué, celui qui ne fait aucun bien est méprisé.

Vous dites que le malheur ne saurait vous atteindre, qu'il est le produit de l'imprudence et de l'imprévoyance. Vous ne vivez pas au-dessus de vos moyens, vos fonds sont placés en des valeurs

sûres, vous êtes incapable d'extravagance. La mort de vos parents est un événement naturel que vous prévoyez et qui ne vous terrifie pas. Vous n'irez pas par amour vous marier à une personne sans fortune. Vous êtes un parfait égoïste ; vous vous soignez comme une petite maîtresse, vous ne vous permettez pas le moindre excès, vous êtes sobre, vous fuyez le choléra comme la peste, vous ne vous battez pas en duel pour tout l'or du monde, vous vous fâchez tout au plus une fois par jour, et cela bien doucement. Vous n'irez pas prendre trois bains en un seul jour pour vous fortifier, de crainte d'une inflammation de poumons, comme c'est arrivé à une de vos connaissances. Vous ne faites pas trop bonne chère de crainte d'un coup d'apoplexie, et quant à la goutte, si elle vient, vous saurez vivre avec votre ennemi. Vous prenez de l'exercice modérément, mais vous en prenez plutôt à pied qu'à cheval, à cheval plutôt qu'en voiture. Vous vivez en paix avec les puissants, et leur trouvez toutes les qualités imaginables. Il ne vous manque pas un petit ruban à la boutonnière. Que vous manque-t-il ? — Et voilà qu'un jour le feu se déclare dans votre maison, et vous donnez

vosre cassette à tenir à un homme qui disparaît avec elle!

LA VERTU ET LE VICE.

La vertu crucifiée, le vice gratifié, sont l'expression de notre société. Il n'y a que les romans où la première soit toujours récompensée et le second puni. La vertu a été poursuivie bien avant et bien après Jésus-Christ, et il y a des vices qui sauront toujours plaire. Du temps des Romains la vertu s'appelait courage, et du temps des Italiens l'art de faire de la musique. Chez les Spartiates le vol s'appelait adresse, et la fortune a toujours souri à l'audace. La morale varie selon les temps et les lieux. En Chine, on récompense le père pour les vertus de ses enfants, et je crois qu'on le punit pour leurs vices; le concubinage est poursuivi chez les puritains et les fervents catholiques, il est toléré ailleurs; en Angleterre, on rase la tête aux joueurs; en Allemagne, les banques de jeu jouissent de la

protection des petits gouvernements; le duel est un point d'honneur en France, c'est une cause d'exclusion du parlement anglais; le Cosaque ne demande pas que sa fiancée soit vierge, au contraire; le paysan russe remplace son fils auprès de sa bru; les sacrifices humains continuent en Afrique; aux Indes on brûle les corps morts.

L'échelle générale de la morale ne s'applique guère aux hommes supérieurs. Lord Byron a été mauvais époux, J.-J. Rousseau mauvais père, et l'on se demande si la femme de Byron était aimable et si Rousseau avait de quoi ne pas mettre ses enfants à l'hospice. On voudrait qu'un poète ou un romancier fût aussi réglé dans ses dépenses qu'un commis ou un épicier. Allan Poe était aussi grand que Longfellow, plus grand que Washington Irving, dans un pays où la morale est certainement trop large. Ayant plus de talent que d'argent, il est mort à l'hôpital, et la postérité jette une pierre contre sa tombe inconnue parce qu'il avait l'humeur peu accommodante ou parce qu'il était moins scrupuleux qu'il n'aurait dû l'être.

Aux États-Unis le dollar tient lieu de cœur.

Il y a un mot anglais que Thackeray a popu-

larisé : *Snob*, il peut se traduire en allemand par *Philister*, mais la langue française n'a pas pour lui d'équivalent. Les bourgeois de cette espèce regardent aux apparences plus qu'au fond. Ils apprennent par cœur *le Corbeau* d'Allan Poe, mais ils ne lui pardonnent pas d'avoir bu dans un pays où l'on boit beaucoup trop (1). Les hommes les plus populaires sont cependant ceux qui ont les vertus et les vices de leur époque et de leur pays. Un bon Russe doit détester les Polonais, voler au service; un bon Anglais doit avoir de la morgue jusqu'au bout de sa cravate et de sa canne; un bon Américain doit mâcher du tabac; un bon Allemand doit être querelleur et tapageur comme un étudiant. La vertu porte ombrage. Aristide était banni parce qu'il était trop vertueux, et Alcibiade parce qu'il était trop vaniteux.

(1) Je connais cependant une dame grande musicienne qui ne peut pas entendre déclamer des vers; ils lui font l'effet d'une œuvre de femme comme la broderie aux perles.

L'ÉDUCATION.

L'éducation est une seconde nature, mais la première est la plus puissante : on ne refait pas plus sa tête qu'on ne refait sa main. Heureusement que les facultés intellectuelles gouvernent chez nous les facultés morales et physiques et qu'il suffit de développer les premières pour diriger les secondes. Aussi faut-il que chacun se connaisse soi-même, se méfie de ses faibles, se tienne en garde contre ses penchants les moins bons. Les têtes parfaites sont rares, et, si elles sont capables de tout, elles n'excellent en rien et n'ont pas de capacité prédominante. Chez le reste des hommes le développement d'une faculté existe au détriment de celle qui l'avoisine, l'énergie au détriment de l'obéissance, et la vénération au détriment de l'énergie, conséquences qui du reste découlent l'une de l'autre.

Nous devenons vieux sans devenir sages. Heureux cependant celui dont le père peut lui transmettre son expérience, école si chère et si dure ! Nous nous figurons, disons-nous, le malheur ; mais

combien n'y en a-t-il pas qui le bravent, se doutant peu de tout ce qu'il a de poignant !

Avant de faire de votre fils un homme d'État ou un militaire, faites-en un homme. Élevez-le pour le malheur, car il saura se faire au bonheur de lui-même. Étudiez ses facultés pour en faire un ingénieur ou un écrivain, un architecte ou un financier. Heureux celui qui a une profession toute faite à léguer à son enfant, heureux celui qui peut marcher dans les traces de son père !

On a remarqué que les fils de pères jeunes étaient des héros, et ceux de pères vieux, des philosophes.

L'éducation des femmes doit se modifier de plus en plus, à mesure qu'elles sont appelées à élargir leurs droits et leur cercle d'activité. Que gagne-t-on à les élever dans l'ignorance des choses les plus usuelles de la vie ? Lorsqu'elles sont appelées à diriger une fortune, elles ne savent pas les rudiments des usages, des coutumes et des lois, et se laissent tromper par les hommes d'affaires. La législation qui régit cette matière est différente à l'extrême suivant les différents pas. Ainsi, en Russie, une sœur n'hérite que la quinzième part de ce qu'hérite un

frère ; en Allemagne, les droits d'une femme mariée sont différents selon les différents États ; en France, la femme ne peut pas comparaître devant un tribunal, ni engager le moindre effet, sans un plein pouvoir de son mari. Partout et toujours, l'émancipation de la femme a marché au pas avec le progrès de la civilisation.

L'éducation, nous dit-on, doit être gratuite et obligatoire. La liberté ne va donc pas au point de rester ignorant ? Mais, sans toucher à l'instruction publique, revenons à l'éducation. Un homme bien élevé est toujours poli, et plus il est intime, plus il est aimable. Il évite de se faire des ennemis, sachant qu'il n'y a pas d'ennemi impuissant et qu'un ennemi de plus est un ennemi de trop. La politesse est ce qui distingue le Français à l'avantage des autres peuples, surtout des Allemands, qui ne comptent pas leurs ennemis.

ESPRIT ET MATIÈRE.

Il avait paru hardi de ma part d'écrire au professeur Michelet de Berlin, en lui envoyant mes *Leçons de Phrénologie*, que la philosophie sans la phrénologie était un tâtonnement dans l'obscurité (*Herumtappen im Dunkeln*). Mais la physiologie tend de plus en plus la main à la phrénologie, et la métaphysique, ou ce que les Anglais appellent psychologie, dans le sens large de ce mot, est obligée de tenir compte de l'anatomie mentale, si je puis m'exprimer ainsi.

Nihil est in sensu quod non fuerit prius in intellectu. Nous nous rendons compte de ce que nous voyons, non pas par les yeux, mais par l'organe de la vue qui fait partie de notre cerveau, et auquel l'œil transmet ses impressions.

Le système nerveux est sans doute pour beaucoup dans nos facultés intellectuelles, et c'est là un vaste champ de recherche qui s'ouvre aux physiologistes. Les dérangements de l'un amènent le dérangement des autres; l'idiotisme coïncide avec

le délire. Ce qu'on appellerait le *nerf* du cerveau se transmet au crâne qui est fait d'après ce dernier, et non pas *vice versa*. L'action extérieure de notre système nerveux est sensitive ou musculaire, et l'une comme l'autre est exécutée par un noyau de nerfs particuliers, dont l'un est gris et l'autre est blanc : la matière grise est le pouvoir originatif, et la matière blanche est le conducteur du cerveau, qui lui-même est le centre du système nerveux.

La sensation est passive et l'impression est active ; la première agit dans les songes et la contemplation ; la seconde stimule les muscles ou produit les mouvements musculaires, dont beaucoup sont automatiques, jusqu'à ce qu'ils soient passés dans l'habitude par le souvenir ou l'attention, le souvenir de la peine ou du plaisir que cause tel ou tel mouvement, et soient ainsi devenus des contractions naturelles, ce qui est bien loin de l'instinct, et ce qui a été appelé par des écrivains anglais *volition*. L'énergie locomotive et spontanée des bêtes ne saurait non plus s'appeler instinctive, surtout lorsque ces mouvements sont irréguliers ; et lorsqu'ils sont réguliers, ils sont le produit d'émotions précédentes. Nous-mêmes nous

avons des émotions animales, comme par exemple la peur, sans qu'on ait réussi à l'expliquer par le système des associations. C'est une passion qui provient de la faiblesse de l'organe du courage, momentanée ou durable. La crédulité, l'admiration et tant d'autres émotions ne peuvent s'expliquer que par la phrénologie, qui nous enseigne que toutes les passions ne sont pas animales, tandis que la psychologie tendrait à arriver à une conclusion différente. La première place la tendresse, ou du moins l'amour filial, dans les facultés physiques, et la sympathie ou la bienveillance dans les facultés intellectuelles, ce qui explique qu'il y a des natures faciles à s'attendrir sans être très-bonnes, parce qu'elles s'aiment elles-mêmes plus qu'elles n'aiment les autres. Bien des divisions acceptées par les psychologues ne sauraient l'être par les phrénologues, telles que les émotions avec ou sans préméditation.

LA FAMILLE.

En anglais, la femme s'appelle *Woman* ou le mal de l'homme. En russe, le mot se marier est synonyme de s'efféminer. En politique, on fait une croix sur un homme marié; chez les militaires, on fait moins cas de celui qui est marié que de celui qui ne l'est pas.

Pendant, en Angleterre, on dit qu'un homme marié a donné des garanties à la société, et les puritains qui émigraient en Amérique le faisaient surtout parce que les enfants, au lieu d'être un fardeau, y devenaient une bénédiction.

Un bon mariage est un paradis, et un mauvais est un enfer; seulement le choix est une loterie. Les plus fins s'y trompent.

La femme est un être inférieur; les filles d'Ève sont inconséquentes, lors même qu'elles ont des mères, et qu'Ève n'en avait pas.

La femme est rarement d'un bon conseil, elle incline vers la ruse, la méfiance, et par conséquent la lâcheté; l'homme est plus généreux, plus con-

fiant. L'organisation de notre société est sans doute pour beaucoup dans ces dispositions de la femme, mais son organisation à elle y est encore pour plus. Ses nerfs, ses emportements, ne tardent pas à produire l'irritation dans le ménage. Quant à la femme qui sort de sa sphère, qui devient un académicien en bonnet ou un guerrier en crinoline, elle est peut-être pire encore.

Tout le monde n'est pas propre à faire le bonheur d'une femme, aussi tout le monde n'est pas fait pour se marier. A un certain âge, il est difficile de se défaire des habitudes de célibataire.

Si de bonnes choses se font par les femmes, qui enthousiasment les hommes et leur donnent l'exemple du patriotisme, le mal, d'autre part, entre aussi dans ce monde par les femmes, qui sont les appuis les plus dévoués des prêtres.

Le mari doit protection à la femme, qui, à son tour, lui doit l'obéissance; mais l'obéissance n'est pas toujours facile, et remarquez que nous ne parlons pas ici des femmes qui violent leurs serments, qui ne remplissent pas leurs devoirs, comme aussi nous devons tout respect aux femmes rares qui souffrent sans se plaindre. En général, la femme

surpasse l'homme dans le dévouement, et est plus souvent bonne mère que le mari n'est bon père. On se marie toujours au hasard et l'on se figure bien peu les qualités qu'il faut pour assurer le bonheur conjugal : un bon caractère, une bonne humeur ne dépendent pas de nous autant que des circonstances ; c'est donc de la fortune qu'il faut, et la plupart des brouilles ont l'argent pour cause, ce maudit argent ! Lors même que les tempéraments seraient les mêmes, la différence des habitudes, de la manière de voir, ne manque pas de produire des collisions. Reste bien le divorce, mais le remède est pire que le mal.

Il est difficile de dire ce qui vaut mieux, se marier jeune ou à un certain âge. Dans le premier cas, on se fait plus facilement à la vie de famille et on a plus de temps pour faire l'éducation de ses enfants ; dans le second cas, on devrait être plus à même de leur assurer une position et de ne pas compromettre sa fortune. Mieux vaut jamais que tard, dans beaucoup de cas.

Tout mari est despote ou désire de l'être, le mari anglais plus qu'un autre, et c'est ce qui fait peut-être que les mariages sont plus heureux en Angle-

terre qu'ailleurs, quoique les concessions mutuelles dussent maintenir le bon accord. Le jeune homme qui s'engage sous les bannières de l'hyménée doit réfléchir que tout n'y est pas amour, mais bien aliénation de liberté du matin au soir et du soir au matin.

LA GUERRE ET LA PAIX.

Je m'aperçois, en achevant ce travail, que je n'ai rien dit de ce sujet, que je croyais jugé; mais on a beau prêcher en faveur de la paix, la guerre n'en continue pas moins ses ravages. On dirait que la presse est aussi impuissante que la « Société de la paix ». Encore si les guerres étaient justes! mais quelle est donc celle qui n'aurait pu être évitée? Un peu moins d'orgueil de la part de Nicolas nous aurait épargné la guerre de Crimée. En ce moment, celle du Danemark n'a pour cause qu'un prétexte futile. Le roi Frédéric-Guillaume IV se couvre donc de beaucoup de gloire en brûlant

Sonderburg, en tuant des habitants inoffensifs, et en y employant surtout les Polonais du duché de Posen ? Toutes ces poitrines ouvertes par des boulets, toutes ces têtes coupées, ces bras, ces visages enlevés, présentent-ils donc un spectacle bien digne de notre civilisation ? Quand donc aura-t-on ces conférences qui jugeront en dernier ressort des causes qui divisent les nations ? C'est au moment où se prépare celle de Londres, que les Allemands font venir de l'artillerie de siège de gros calibre pour en finir avec Düppel. Il leur faut des lauriers à tout prix, car les Holsteinois leur crachent à la figure quand ils veulent les faire parler allemand. « Dieu veuille que nous entrions à Düppel ! » écrit un soldat prussien à ses parents. « Dieu m'a sauvé, écrit un officier ; une balle a frappé mon porte-monnaie, une autre ma montre, c'est celle qui m'a blessé et qui m'aurait tué sans cela ! » Et tous ces gens croient que Dieu les réserve pour des choses plus grandes. Cependant des touristes anglais, à la recherche des sensations fortes, affrontent les boulets, et, sans y être obligés, contemplant avec gaieté cette boucherie humaine dont des correspondants spéciaux daignent nous entretenir.

JEUNESSE DE PAUL I^{ER}.

Les Mémoires qui vont suivre démontrent deux choses : que le grand-duc de Russie, Paul Pé-trowitch, ne manquait pas d'intelligence et de bonté dans sa jeunesse, et que l'Impératrice sa mère le traitait avec douceur et amour. M. Parochine, aide de camp de l'empereur Pierre III, fut attaché à la personne du Tzarewitch, à l'âge de vingt-trois ans, en qualité de chevalier et de professeur de mathématiques, fonctions qu'il a remplies jusqu'à sa mort qui est venue le frapper à vingt-huit ans, en 1769, pendant la campagne de Turquie. Son journal, que nous donnons ici en

extrait, démontre qu'il s'est surtout appliqué à développer chez son jeune élève la patience et l'empire sur lui-même, ces deux vertus principales pour un prince et qui forment la base de toute source morale. Si la patience a depuis quitté Paul, ce fut sans doute à la suite d'une trop longue attente, comme cela a été le cas aussi avec l'empereur Joseph II d'Autriche, qui a passé les quatre cinquièmes de sa vie comme héritier du trône, et si la folie a suivi cette impatience, ce ne fût qu'à l'âge de quarante ans.

Des faits récemment révélés démontrent que Paul I^{er} a conspiré aussi et a voulu avec sa première femme donner une constitution à la Russie, calquée sur celle de la Suède. Mais sa mère, à qui le trône était assuré par l'impératrice Élisabeth, ne s'est pas, comme on sait, contentée de le partager avec son mari.

Paul I^{er}, devenu empereur, régla l'héritage du trône de manière aussi à éprouver la patience de l'héritier.

Ces mémoires versent une grande lumière sur la partie du règne de Catherine II qu'ils embrassent, et en rapportant les conversations intimes des

hommes d'État d'alors, ils éclairent plusieurs points relatifs aux règnes antérieurs. M. Panine, l'instituteur du grand-duc, était en même temps ministre des affaires étrangères. Il était bien plus libéral que son fils, qui occupe aujourd'hui des postes élevés dans l'empire russe. Il avait, pendant son séjour en Suède, contracté une prédilection pour les institutions de ce pays. Ses récits relatés ici sont on ne peut plus curieux.

1764.

20 *septembre*, jour de naissance du grand-duc, qui entre dans sa onzième année. Après les félicitations de l'archevêque Platon, on alla entendre sa messe et son sermon chez l'Impératrice. Il parla de patience et toucha S. M. jusqu'aux larmes. De la chapelle on se rendit dans les appartements de l'Impératrice, où les ministres étrangers présentèrent leurs félicitations. De là, le grand-duc rentra chez lui, où les officiers de la garde et de la marine l'attendaient pour le complimenter. Il dîna chez sa mère, et après le repas rentra jouer au billard et danser le menuet avec le maître de danse,

M. Grangé. A six heures, S. A. retourna chez l'Impératrice et ouvrit le bal avec la comtesse Marie Roumiantzoff. L'Impératrice ne fit qu'apparaître au bal ; il y eut un souper dans la galerie, le grand-duc y pris part, assis à côté de madame Narychkine. A neuf heures le grand-duc alla gagner son lit.

22 *septembre*. Anniversaire du couronnement de l'Impératrice. Le grand-duc, après avoir complimenté sa mère, la suivit à la chapelle. Après la messe, l'archevêque Gabriel de Saint-Pétersbourg fit un sermon et Dmitry Stéchéhoff, métropolitain de Novgorod, fit un discours de félicitation. Ce jour il y eut à la cour un dîner de galas ; l'impératrice et le grand-duc mangèrent sur le trône. Les chevaliers-gardes, au nombre de trente, revêtus pour la première fois de leur nouvel uniforme et commandés par le sergent Arsénieff, portaient les plats jusqu'au trône, ou le maréchal de cour, prince Golitzine, les plaçait devant l'impératrice, son fils étant assis à sa droite. Au bal le grand-duc dansa avec la comtesse Roumiantzoff, la princesse de Holstein, nouvellement arrivée, née Burggravine Donà, et la demoiselle d'honneur Hitroff. Le comte Théodore

Orloff fut créé ce jour chevalier de Saint-Alexandre, et Sinainikoff fut gracié du vol de la caisse publique. Le grand-duc, songeant au bal masqué qui devait avoir lieu le lendemain, parut dès huit heures, impatient de se retirer chez lui. Nikita Ivanovitch Panine le suivit, mais, rentré chez S. A., lui fit des reproches et nous recommanda d'être ce jour très-sérieux avec lui, ce que nous fîmes pendant toute la durée du souper.

23. S. A. s'étant réveillée vers les six heures, causa avec moi de l'accident d'hier ; j'essayai de lui démontrer l'inconvenance de sa conduite, et il finit par en convenir. J'y joignis d'autres remarques, et la conversation s'engagea sur le proverbe : « Tel prêtre telle paroisse. » Je démontrai, entre autres, la différence qu'il y avait entre les affidés d'un souverain bon et intelligent et de celui qui est insouciant et étourdi. Vers les quatre heures, les jeunes gens qui formaient la mascarade commencèrent à arriver et à s'habiller, et vers sept heures, la société se rendit chez S. M. Ce quadrille turc se composait de S. A. figurant le sultan, du comte Pierre Razoumowsky représentant le chef des huissiers, le comte Nicolas

Chérémteff habillé en vizir, du prince Pierre Béliosselski en capitaine des janissaires; en tout quatorze enfants. Le grand-duc dansa jusqu'à neuf heures. Il fut enchanté du petit comte Chérémteff et me chargea de lui porter ses salutations et des bonbons. Au souper, Nikila Ivanovitch parla de l'éducation, de la manière dont elle atténuait les défauts de ceux qui en avaient et augmentait les défauts de ceux qui n'en avaient pas.

24. Après l'étude ordinaire, le peintre danois vint faire le portrait de S. A. de grandeur naturelle. Elle se fit ensuite lire la tragédie de *Tancrède* par Voltaire et la comédie des *Écossaises*. Elle parla de nouveau de son vizir d'hier, et je remarquai qu'il était plus facile d'acquérir que de conserver l'amitié de S. A.

25. J'enseignai ce jour la physique, et nommément le magnétisme à S. A., qui témoigna un peu d'ennui, ce qui me raffermir dans ma croyance qu'il ne fallait pas professer cette science à des élèves trop jeunes, parce que, si on leur en fait un jeu, ils s'habitueront à traiter légèrement des choses sérieuses.

26. (Dimanche.) Le comte Alexis Orloff fit ca-

deau à S. A. d'un harnais de la fabrique de Lornonosoff orné de cristaux et de topazes, évalué à près de 1,000 roubles. Après la messe, le comte polonais Oginski vint avec sa femme prendre congé de S. A.

A cinq heures l'impératrice alla habiter le palais d'hiver, on tira le canon et le soir il y eut spectacle, auquel le grand duc assista. On donna l'opéra-comique : « le Maréchal ferrant », un ballet : « la Coquette punie » et une petite pièce : « l'Aveugle clairvoyant ». Après le spectacle, S. A. retourna au palais d'été et après le souper, elle se coucha vers dix heures.

27. Je me rendis le matin chez Nikita Ivanovitch Panine, pour lui faire mon rapport sur l'hôpital de Moscou, dont S. E. m'avait confié l'administration et qui devait porter le nom de S. A. Il venait d'être fondé en souvenir de la guérison du grand-duc, l'année dernière, pendant son séjour à Moscou et Nikita Ivanovitch me montra la médaille qu'on venait de frapper en commémoration de cet événement. D'un côté il y avait le portrait de S. A. et de l'autre des figures allégoriques avec l'inscription : « se relevant de maladie, il songe aux ma-

lades ». On apporta une lettre et une caisse de la poste, le tout adressé à S. A. par la fille d'un fabricant de drap Helwig de Zerbst, le coffret contenait une chemise en batiste et une cravate que cette folle avait brodées pour S. A. Après en avoir beaucoup ri, S. E. envoya avec moi ce cadeau à S. A. qui s'en moqua à son tour. On apporta la note des parures du bal masqué de la veille, elle se montait à près de 2,000 roubles. Avant dîner S. A. tint aux fonds baptismaux le fils du major Redrikoff... Après dîner, Nikita Ivanovitch observa que S. A. grasseyait moins en parlant qu'elle ne le faisait jadis. Elle ne peut prononcer distinctement la lettre *r*. Nous allâmes ensuite voir comment le tailleur faisait une pelisse pour S. A. Elle était en zibeline couverte de drap de couleur de salade et valait 3,000 roubles.

28. En prenant le thé le matin, nous parlâmes de la manie des Russes de mêler tant de mots français à leur conversation qu'ils avaient l'air de Français mêlant des mots russes à ce qu'ils disaient. Il y en a de si faibles dans leurs propres langues qu'ils traduisent littéralement ce qu'ils ont à dire, du français, contrairement au génie de

notre langue. En se chaussant, S. A. me parla avec une grande affliction de la mort de l'impératrice Elisabeth, et dit qu'on avait beau lui cacher son état, il en avait le pressentiment dans un malaise général. Elle me raconta ensuite comment, du vivant de Pierre III, elle est allée à la cathédrale de la forteresse et y a vu le corps de sa bien-aimée grand'mère. Le même jour, elle était allée voir l'incendie du palais d'Anitchkoff et en avait été tellement impressionnée qu'elle ne put fermer l'œil de la nuit. Chaque événement inattendu ou extraordinaire a une grande influence sur le prince, son imagination vive ne lui laisse pas alors de repos, même pendant la nuit. Quand il apprit l'exécution du rebelle Mirowitch, qui eut lieu le 15 de ce mois, il n'en put dormir.

Pendant qu'on le coiffait, le grand-duc se mit à lire l'opéra-comique : » l'Arbre enchanté ou le Tuteur dupé, » et en fredonna quelques airs. Il étudia aux heures habituelles, et le soir arriva un courrier de Varsovie annonçant la mort de notre ambassadeur en Pologne, le comte Kaiserling. On donna au théâtre *Zaïre* de Voltaire, mais le prince n'y assista pas, et elle fut plus mal jouée qu'elle ne l'a été

l'année précédente à Moscou par les amateurs de la Cour. Le prince Khowansky s'y acquitta surtout admirablement du rôle de Lusignan.

29. A midi, S. A. délogea au palais d'hiver. En y arrivant, elle se rendit aussitôt chez l'impératrice, et en rentrant s'amusa à regarder son oisière et la table le tourneur établie par S. E. M. Betzky. Le président de la magistrature, le prince Mestchersky, présenta à S. A. les marchands de la ville qui venaient offrir de pain et le sel, à l'occasion de son déménagement. Nous eûmes à dîner le conseiller intime du Holstein M. Saldern et le comte Alexandre Strogonoff, Nikita Ivanowitch parla d'un ambassadeur étranger d'une manière qui n'était pas très-favorable, et M. Saldern ajouta qu'il n'était fort que pour les petites intrigues. Le comte Strogonoff répliqua qu'il le connaissait intimement et pouvait assurer qu'il s'entendait aussi bien en grosses intrigues. — Peut-être que ce que vous appelez de grosses intrigues sont précisément celles que j'appelle de très-petites, dit M. Saldern, et le comte avala cette pilule sans sourciller. Les livres n'étant pas déballés, S. A. n'étudia pas, mais se mit au métier de tourneur qui ne voulut pas marcher tant

que M. Betzky ne fut pas venu et ne nous eût montré comment il fallait s'y prendre. Ensuite S. A. se mit à jouer aux cartes avec MM. Osterwald, Pastouzkoff et moi. Le soir elle rangea elle-même ses livres dans sa chambre à coucher, et nous examinâmes le plan de la bataille de Francfort que le maréchal Soltykoff avait envoyé aussitôt après qu'elle avait eu lieu. S. A. y reconnut l'emplacement des différents régiments. S'étendant ensuite sur le canapé, elle commença à sommeiller, et comme je me mis à la chatouiller pour la réveiller, elle me répondit « Je règne, » sur le ton d'*Arlequin : empereur de la Lune*. Au souper, je dis, à S. A. que ce qu'on appelait la rue de la Grande-Morskoy était jadis un marais infranchissable ; je lui parlai ensuite de la voie Appienne, du canal de Langeda, de celui de Ladoga, et lui dis que du temps de Pierre I^{er} on veillait sévèrement sur la solidité des bâtisses et la bonté des briques.

Il y eut ce jour une noce à la cour : le comte Apraxine, officier aux gardes, épousa la demoiselle d'honneur princesse Hendrikoff. Après la noce, il y eut un festin dans la galerie du palais, auquel l'Impératrice assistait. Comme je m'y rendais,

S. A. me chargea de nouveaux compliments pour le petit comte Chérémteff.

30. Le matin S. A. étudia comme d'ordinaire. On venait de commander pour elle un uniforme de marine en velours. Hier était arrivé l'ambassadeur de Turquie et il s'était arrêté près du couvent de Newsky. Aujourd'hui devait avoir lieu son entrée solennelle. Il avait à traverser la Millionoi, pour se rendre à son logement, à la maison de la princesse Youssouhoff. Pour voir la procession, l'Impératrice descendit à l'entresol, dans l'appartement du comte Grégoire Orloff, et S. A. l'y suivit. Comme l'ambassadeur turc débouchait dans la Millionoi, S. A. se tourna vers lord Buckingham, ministre britannique, et lui dit en français : « Voilà votre neveu qui vient. » Le prince était très-gai ce jour. A dîner nous eûmes le vice-chancelier prince Golitzine, et la conversation s'étant portée sur les usages turcs, je racontai que du temps de l'impératrice Anne, il y eut une ambassade turque extraordinaire qui se permit de grands excès. Le vice-chancelier dit que la suite du dernier ambassadeur persan enlevait chez nous des hommes et des femmes. Le père du prince, étant alors gou-

verneur d'Astrakhan, reçut l'ordre de reprendre aux Persans les filles et les garçons russes, mais ils enfermèrent quelques-uns dans des coffres et parvinrent ainsi à les emporter chez eux. Le prince raconta ensuite que, lors de son ambassade à Londres, une Anglaise épousa l'ambassadeur du Maroc. On parla ensuite du prince Poniatowski qui fut ambassadeur suédois en Turquie, du temps de Pierre I^{er}, de ses grandes capacités et surtout de sa grande éloquence. Notre ambassadeur d'alors comte Tolstoy contre-carrait beaucoup ses intrigues près de la Porte. M. Panine dit de Tolstoy qu'il a été mêlé aux conspirations des *Strélitz* contre le tzar, ainsi que l'histoire le relate, et il fut naturellement question des ruses de Mieloslawsky, dont Tolstoy fut un instrument. M. Panine ajouta que lorsque le tzar avait bu en compagnie de Tolstoy, il lui ôtait parfois la perruque, et en frappant sur la tête, lui disait : « Tête, tête, si tu n'étais pas si intelligente, il y a longtemps que je t'aurais fait abattre ». Tolstoy était chauve. Nikita Ivanovitch tenait de Rjeouski qui, avec le roi actuel de Pologne, le tenait du vieux ministre Poniatowski lui-même, qu'il avait été à Gdansk, lorsque le feld-maréchal

Minich prit cette ville d'assaut, sous le règne de l'impératrice Anna Ivanovna. Le comte Minich avait alors l'ordre de l'arrêter. Instruit de ce fait, le comte Poniatowski se rendit lui-même chez lui, et étant resté une demi-heure, le feld-maréchal le laissa partir poliment, sans porter atteinte à sa liberté. Le comte Rzeouski et le roi lui demandant pourquoi il ne l'avait pas arrêté, ainsi qu'il en avait eu l'ordre, le ministre leur répondit : « Je lui ai dit alors des choses qu'il ne racontera à personne, et il en fit autant à mon égard. » Je venais de plaisanter sur le grand-duc, et le prince Golitzin, assis à côté de moi et tenant un bon plat, lui demanda s'il fallait me le passer. S. A. insista qu'il le fit avec un empressement qui prouvait son bon cœur. M. de Panine parla ensuite de la comtesse Sederkreitz en Suède, qui a été indignement trompée par son premier mari, l'Écossais Mool. S'étant marié à elle, il la dépouilla, partit pour son pays et ne donna pas signe de vie. En sortant de table, S. A. prit du café qui lui avait été longtemps interdit, s'amusa à tourner et à faire jouer la fontaine dans la volière. A trois heures et demie, elle se mit à l'étude et repassa avec moi la soustraction des frac-

tions, ce qu'elle fit si bien qu'elle arriva elle-même à cette conclusion, que si l'on soustrait un nombre impair d'un nombre pair, le reste sera toujours un chiffre impair... Plus d'une fois j'ai déjà remarqué auparavant que S. A. faisait des observations tout aussi piquantes. Si elle avait été un particulier et pouvait s'appliquer spécialement aux mathématiques, elle aurait pu devenir notre Pascal ; elle avait commencé l'arithmétique avant mon entrée en fonctions et aurait été plus avancée, sans la grave maladie qui a tout effacé de sa mémoire. Peut-être que la méthode de lui tout faire apprendre par cœur en était aussi la cause. Je tâche de lui montrer la raison de toute chose, ce qui excite son entendement. Il y prête une grande attention et se souvient facilement de ce qui a été dit une fois. A cinq heures, nous nous mîmes à jouer au tri-tri dans le petit boudoir avec M. Osterwald et le prince Bariatinsky, après quoi S. A. fit appeler son bibliothécaire François et lui fit ranger ses livres, qui la veille n'avaient pas encore été tous placés. A sept heures on se mit à souper, et S. A. me parla de la bibliothèque qu'on venait d'acheter pour lui chez notre ministre près de la cour du Danemark, le baron Korf. Elle se

composait de 36,000 volumes et l'on avait fixé de payer 50,000 roubles, à raison de 1,000 par an. S. A. ne devait entrer en possession de cette bibliothèque qu'à la mort du baron Korf (1). Je dis en plaisantant que si le baron s'avisait de vivre une quarantaine d'années, S. A. n'entrerait en jouissance de sa bibliothèque qu'à l'âge de cinquante ans. Ne faudrait-il pas remettre les études à cette époque, demandai-je, car il vaudrait mieux ne commencer à lire que quand on aurait une si belle bibliothèque? Le prince en rit beaucoup, le baron Korf ayant déjà près de 70 ans. Après souper, nous marchâmes dans la chambre près d'une heure et M. Panine vint nous dire que l'ambassadeur turc demandait une audience chez S. A. Il nous parla ensuite des différents métiers, et du plaisir qu'il a eu en Suède de les visiter, de sorte qu'il croit en avoir acquis une idée assez juste. Je fis coucher S. A., et m'en allai chez moi, qu'il était près de neuf heures et demie.

(1) L'Impératrice avait fait un arrangement tout aussi généreux pour la bibliothèque de Diderot.

OCTOBRE.

1. A dîner, M. Panine parla de la noce de l'impératrice avec le défunt empereur. M. Narychkine y fut maréchal de cour. Il y avait une voiture toute garnie de glaces, y compris les roues. Son habit était brodé en argent et représentait par derrière tout un arbre, dont les branches et les feuilles couvraient les manches. Il parla ensuite de la maison du comte Tchernycheff qui dressait lui-même ses gens, et après lui celle du prince Golitzine était la mieux montée. On parla du poisson que l'on servait à la table de S. A. et qu'on prenait toujours vivant. M. Elaguine dit que l'impératrice lui avait observé hier qu'on n'avait pas servi à souper quelque part, faute d'argent, à quoi il avait répondu que ce n'était pas l'argent, mais l'esprit qui avait fait défaut à la chancellerie de la cour. M. Zamiatine parla de l'embellissement de la ville de Twer, et S. A. dit qu'elle pourra devenir avec le temps un petit Pétersbourg. Le comte Tchernycheff nous annonça un grand camp qui devait avoir lieu l'année prochaine et où serait le régiment des cuirassiers

de S. A., à la suite de quoi il me recommanda d'avoir soin de son équipement. Il rit beaucoup de l'exactitude avec laquelle le feu roi de Prusse s'occupait du service militaire, et ajouta que tous les princes allemands remplissaient leurs fonctions militaires avec le zèle des particuliers qui occupent les mêmes grades dans l'armée. En écoutant ceci, je résolus en moi-même de ne pas inspirer ce goût des petites choses militaires à un prince appelé à gouverner le plus grand empire du monde, destiné à devenir un grand capitaine et non pas un officier subalterne... Après le départ des hôtes, on apporta différentes figures en porcelaine de Saxe pour être placées dans le boudoir; le prince les fit laver devant lui et plaisanta du bain qu'on fit prendre à ces Cyrus, Alexandre et César. Un des cavaliers vint en grande toilette; le prince lui demanda s'il allait à la noce (une demoiselle du palais se mariait à un officier que l'impératrice venait de faire passer aux gardes), et comme il répondit qu'il n'y était pas invité, il lui dit qu'il s'était paré pour le spectacle où on le représentait en Turcaret. « Du reste, ajouta-t-il, il n'y a pas de jour où on ne te reproduise au théâtre. »

Nous allâmes donc voir le *Turcaret*, suivi de *l'Été des coquettes*, un ballet en sabots. Rentré chez Elle, S. A. se plaignit d'un mal de gorge.

2. S. A. prit son thé au lit. M. Panine donna à dîner chez lui aux membres d'une conférence, dit-on, sur les affaires de Chine. Après dîner, on apporta un petit navire de quinze pieds de longueur. L'amiral Mardvinoff l'expliqua à S. A. On le plaça à côté du modèle de la forteresse d'Oraniembaum. S. A. me demanda qui avait inventé les forteresses. Je lui répondis que les forteresses avaient commencé en même temps que les dissensions parmi les hommes, que les dissensions avaient commencé avec les haines, et les haines avec les passions, qui sont venues au monde en même temps que les hommes. Je fis remarquer à S. A. qu'il ne fallait pas se figurer les forteresses d'alors telles que celle d'Oraniembaum qu'Elle voyait devant Elle ; que les forteresses d'alors, comparées à celles-ci, étaient des cages, et que j'aurais l'honneur d'exposer leur développement continu, quand j'enseignerais à S. A. la fortification. S. A. observa que les forteresses de mer avaient aussi suivi le même développement, et j'expliquai d'une manière som-

maire les débuts des constructions navales. Afin de maintenir et de provoquer l'amour des sciences mathématiques en S. A., j'ajoutai que tout s'y faisait d'après les lois des mathématiques, et que quiconque n'était pas initié à cette science ne pourrait s'en faire une idée exacte.

S. A. me parla des signaux de guerre maritimes, dont Elle avait entendu parler par des officiers de marine. Elle donna au petit vaisseau le nom d'Anne, en souvenir de sa sœur défunte Anne Pétrowna. Le soir on se mit à jouer aux cartes et au trictrac. A souper, j'entretins S. A. de la superstition et de la foi que les gens superstitieux avaient dans les sorciers, les vampires, ce qui provenait d'une mauvaise éducation.

3. (Dimanche.) Au thé, le prince, se souvenant de l'hiver dernier passé à Moscou, me dit qu'il aimait mieux l'hiver que l'été, qu'il se sentait plus dispos par le froid que par la chaleur, et aimait mieux les plaisirs d'hiver que les plaisirs d'été.

Comme on coiffait le prince pendant qu'il était assis devant sa volière, j'eus l'occasion de l'entretenir de l'instinct des animaux et de l'hydrostatique, à quoi il fit cette observation spirituelle, que

les pauvres gouttes d'eau ont beau se donner du mal, elles ne s'élèveront jamais au-dessus du niveau vers lequel elles tendent toutes.

Nous passâmes ensuite dans la chambre jaune et y parlâmes des hommes d'esprit et des hommes bêtes ; j'observai qu'il y en avait qui ne possédaient que ce que les Français appellent le faux brillant et que Son Altesse devait se garder de prendre pour bêtes des hommes qui n'étaient que timides ou troublés au premier abord, les gens futiles, mais qui ont l'habitude de la société, n'étant jamais embarrassés de leurs réponses. Le prince voulut savoir s'il ne fallait pas ranger dans cette dernière catégorie une personne que nous voyons souvent ; mais, comme j'ai pour principe de ne jamais dire du mal des autres, à moins que ce ne soit réellement une personne dangereuse, je détournai la conversation.

A dîner, on parla des macaronis, de la moelle des os et du duc de Luxembourg. M. Kourbatoff, traducteur au collège des affaires étrangères, petit comme le duc, y donna occasion. M. Osterwald raconta que le duc, informé de ce que le prince d'Orange disait du mal de lui et l'appelait le diable

bossu, répondit : « D'où le sait-il ? » Il ne lui avait jamais montré le dos et l'avait toujours battu.

Le soir, S. A. se rendit au palais, où il y avait *cour-tag*, c'est-à-dire réception. Elle y causa avec le comte Diben, ministre suédois, le comte Osten, ministre danois, et le général d'artillerie Villebois.

Au souper, le prince m'exprima son étonnement de ce qu'un homme riche avait épousé une femme laide.

4. A dîner ce jour, le comte Tchernycheff loua fort l'armée russe, disant qu'à l'élection du roi actuel en Pologne, 36,000 hommes avaient quitté le pays, sans la moindre plainte et le moindre embarras. M. Panine dit qu'auparavant la mise en marche de notre armée était très-pénible et que nos *conseils* de guerre étaient fort stériles ; une dizaine de chefs s'assemblaient, et à chaque proposition de l'un d'eux, chacun des autres disait : « J'y avais bien pensé, mais ce n'est guère excusable. » Le comte Tchernycheff observa que c'étaient des gens dont la nature plaçait une barrière dans chacune de leurs idées.

On servit des huîtres. M. Panine dit qu'il avait connu une dame qui, par économie, les conservait

pour la Saint-Pierre (29 juin). On se figure dans quel état elles devaient être.

Après dîner M. Panine parla de notre chancellerie secrète et des malheurs qu'elle a causés.

Au théâtre, on donna ce jour la comédie de Destouches *le Dissipateur*, le ballet de la *Rose enchantée* et la petite pièce : *Crispin valet, rival de son maître*. J'y allai sans le prince. A mon retour je lui racontai la scène finale qui m'avait fait pleurer, et S. A. me dit qu'Elle en aurait fait autant. Au souper, Elle fut très-gaie. On parla entre autres des gens qui employaient des expressions sans en savoir la signification, telles que : « la matière de la cause, le muscle {de la force, l'objet de relation, etc. »

5. Ce jour M. Panine donnait audience à l'ambassadeur turc, à la place du chancelier. Il présenta la lettre du vizir; S. A. y assista incognito.

A dîner, M. Panine raconta que le Turc lui avait dit qu'il avait charmé son âme par ses talents, et que l'honnêteté et la vertu étaient peintes sur son visage. A sept heures S. A. se rendit chez l'impératrice. On y parla des usages des Turcs, qui mangent cinq fois par jour, se lavent cinq fois et prient

Dieu cinq fois par jour. On dit que grands et petits tiraient leur mets de la même marmite, et qu'il était composé de riz et de viande hachée ; que les Turcs plaçaient leur générosité à mettre en liberté les oiseaux et les bêtes qu'ils prenaient ; qu'ils s'étonnaient de ce qu'on lisait et écrivait tant chez nous, se donnant du mal dans une vie déjà sans cela sujette à tant de contrariétés ; qu'ils regardent comme une offense de demander à quelqu'un combien il a de femmes ou de filles, qu'un frère ne sait souvent pas combien il a de sœurs ; que celui qui manque ne fût-ce qu'une prière est considéré comme impur et ne pouvant figurer dans la société des autres.

L'impératrice raconta que l'ancien ambassadeur turc, arrivé en Ukraine, avait demandé 120 pouds (4,800 livres) de persil, comme s'il eût fallu imposer tout l'État en persil. L'envoyé actuel était général de cavalerie et avait plus de 80 ans, ce à quoi le grand-duc observa qu'il ne se laisserait dépasser par aucun hussard.

Au souper je parlai de Bonneval (1) et exprimai

(1) Claude-Alexandre de Bonneval, comte français, général d'artillerie de l'empire, et pacha à deux queues, naquit à Paris

le regret qu'on ne pût avoir trois ou quatre têtes à risquer dans sa vie.

M. Osterwald observa que l'amour a été la première cause de l'expatriation de Bonneval, et comme il fut question du rôle que les femmes

en 1675. Il était originaire de Limoges, sa grand'tante était sœur d'Henri IV. Il fut élevé par les jésuites et commença à servir dans la marine. En 1698, il entra aux gardes, et, pendant la guerre de succession, se trouva avec son régiment en Italie. Son libéralisme et son insolence lui aliénèrent M^{me} de Maintenon, on le déposa de grade en 1704; il passa au prince Eugène et fut accepté en qualité de général-major au service de l'Autriche; ses biens furent confisqués en France. Il battit les Français en Italie, en Provence, en Dauphiné; il fit la guerre au pape et dans les Flandres et participa à la conclusion de la paix de Rastadt (1714). En 1715, il était engagé contre la Porte, en qualité de lieutenant général. Il défit les Janissaires dans la bataille mémorable de Peterwardein, combattit plus d'une heure à la tête d'un détachement inférieur et tomba pour mort; il fut relevé au milieu des cadavres et participa au siège de Belgrade. Établi depuis à Vienne, il y soulageait ses pauvres compatriotes. J.-B. Rousseau jouit entre autres de sa protection. En 1723, Bonneval fut chef d'artillerie et envoyé aux Pays-Bas, où sa langue méchante et indisciplinée lui fit un ennemi du prince Eugène, son bienfaiteur. Il fut mis en jugement et condamné par le conseil de guerre de la Cour à un an de prison au Spielberg. Il s'enfuit, à l'expiration de sa peine, à Venise et de là à Constantinople, où il devint Turc et prit le nom et le rang d'Ahmed-Pacha. Le sultan lui donna plus de 50,000 roubles d'appointements. Il s'enferma dans un harem somptueux et mourut en 1747. On lui éleva un monument à Péra, en marbre blanc.

jouaient sans paraître dans l'histoire, le prince Barialynsky rappela que la maîtresse de Turenne l'avait fait tomber dans la disgrâce en dévoilant un secret qu'il lui avait confié.

6. Son Éminence Platon vint lire l'Évangile avec le grand-duc, et M. Panine vint lui annoncer qu'il lui accordait l'imprimatur pour le catéchisme qu'il avait enseigné à S. A. M. Panine parla ensuite de notre académie et déclara que tant qu'il n'y aurait pas d'écoles préparatoires, il ne servait à rien que dix ou vingt étrangers appelés à grands frais fissent des livres dans une langue incompréhensible pour la majeure partie du monde. Si le khan de Crimée donnait le double de l'argent, ces Messieurs, dit-il, seraient plus volontiers encore allés chez lui, ce qui n'aurait pas empêché les Tatares de rester des Tatares, ou des ignorants comme devant. Si l'on voulait sérieusement introduire chez nous les arts et les sciences et répandre la civilisation, il faudrait y songer sérieusement et laisser ce soin à une tête qui pense par elle-même et non pas qui va où on la conduit.

Le général intendant de la flotte Koutousoff apporta les signaux qui manquaient à S. A. avec leur

liste complète. A table, M. Panine raconta que pendant la dernière guerre de Suède le feld-maréchal Lassy avait reçu l'ordre de purger la terre, et l'amiral comte Golovine la mer, de l'ennemi : le premier fut récompensé pour l'avoir exécuté et le second faillit aller en exil pour avoir rempli ses instructions. Le grand-duc exprima son étonnement de cette différence, et M. Panine répliqua que ces petites erreurs arrivaient souvent à la cour (de l'impératrice Élisabeth). Ensuite il parla des manœuvres que notre flotte avait exécutées cette année, en présence de l'impératrice, en vue du Port Baltique, et ajouta qu'elles n'avaient pas été très-belles.

M. Panine pria le général Koutousoff de rassembler au collège les renseignements qu'il y avait sur le moulin à scier de Tossen appartenant à l'amirauté. Le marchand Meyer avait sollicité l'impératrice de lui donner ces scieries pour l'exploitation particulière et S. M. l'avait chargé de lui en faire son rapport.

Après dîner S. A. apprit sa leçon, avec moi; mais, en physique, Elle parut en faire un jeu plutôt qu'une chose sérieuse. Ensuite Elle lut l'opéra-co-

mique *le Maréchal ferrant*. M. Panine alla au bal du comte Grégoire Orloff, dont c'était la fête aujourd'hui. L'impératrice fut présente jusqu'à une heure après minuit.

7. Après la leçon d'histoire, S. A. fit des traductions de journaux russes en français. Elle éternua deux fois et me dit : « Je viens d'éternuer deux fois à deux virgules, qu'est-ce que cela sera quand j'arriverai au point ? » En passant dans sa chambre à coucher Elle me donna les notes de M. Théodore Bechtéieff, mon prédécesseur, sur ses études ; elles étaient très-courtes, mais je me promis d'en tirer le meilleur parti possible.

A dîner, je causais avec l'amiral Mardvinoff des combats de mer, et disais qu'ils étaient autrement dangereux que les combats de terre, attendu qu'il n'y avait là à se retirer qu'au fond de la mer ; à quoi S. A. observa que « la mort était plus terrible qu'elle ne faisait de mal, surtout à un homme vertueux qui se trouverait mieux dans l'autre monde que dans celui-ci. » Le comte Grégoire Orloff vint après dîner et S. A. lui donna la moitié des carabines et des canons dont un prince circassien venait de lui faire présent, et l'on se mit à jouer en deux

camps. Le comte Orloff parla des dispositions du comte Roumiantsoff dans la dernière guerre, et, lui parti, S. A. me dit : « Ne te fâche pas si, à table, je ne t'ai donné qu'une assiette d'huîtres ; mais j'ai craint que tu ne devinsses malade, si tu en mangeais davantage. » Je fus touché de cette attention ; à quatre heures le prince apprit bien. A six heures il alla au spectacle français, qui se composait de *l'École des femmes*, du ballet *les Chasseurs*, et d'une petite pièce : *la Fête de l'Amour*. S. A. applaudit à plusieurs reprises, et comme le parterre en fit autant deux fois sans Elle, le grand-duc en fut très-mécontent. Comme il en fut question à notre retour, le comte Strogonoff observa qu'à la dernière représentation, l'impératrice avait souffert qu'on applaudît sans elle ; le prince répliqua qu'il n'avait pas entendu que l'impératrice eût autorisé d'applaudir quand il n'en donnait pas le signal et qu'il demanderait la permission de faire sortir les malappris qui se rendraient désormais coupables d'une telle malséance. Au souper, le comte Strogonoff montra la lettre en vers français de Barnevelte à son ami Truman. Il avait été amené par sa maîtresse à tuer son bien-

facteur; condamné à mort, il venait d'écrire cette lettre. Le comte ajouta que M. Nartoff avait traduit la tragédie qui venait de paraître à ce sujet. S. A., qui continuait à être de mauvaise humeur, s'écria : « Je sais qu'il a traduit et a traduit fort mal ! » Et comme le comte lui demandait comment Elle savait cela, S. A. répondit : « Je l'ai vue et en ai lu deux lignes. » Je fis observer au grand-duc qu'il ne fallait jamais juger si vite; que les auteurs et les traducteurs travaillent pour la gloire et qu'ils seraient bien mal récompensés de leur peine si, après avoir lu deux lignes de leurs productions, on en disait : « Mauvais, mauvais ! »

8. Au déjeuner, nous causâmes de M. Bechtéieff et de sa lettre de Pravomysloff à Luboroussoff. Je rappelai à S. A. que lorsque M. Bechtéieff l'engageait à venir étudier, Elle en montrait du dépit. Elle avait alors cinq ans. S. A. m'a dit que cela a été ainsi anciennement. Je l'invitai à consacrer désormais plus de temps aux études, disant que les souverains n'avaient guère le temps d'étudier plus tard et qu'il fallait saisir la circonstance actuelle; à quoi le prince me répondit qu'on allait ajouter une heure ou plus par jour à ses études. Pendant

la leçon, S. A. me demanda à voir la lettre que je faisais imprimer à M. Brilkine, relativement à l'entretien de l'hôpital de Moscou. Après l'avoir parcourue, Elle me la jeta, et je lui dis que jadis, pour un tel fait, on rouait chez nous les gens « pour paroles et gestes. » Elle m'en demanda des explications, et je lui racontai ce que beaucoup de gens avaient souffert naguère durant l'existence de la chancellerie secrète. Elle voulut savoir qui l'avait abolie, et comme je lui dis que c'était son père, Elle me dit : « L'empereur a fait là une bien belle action. » Le grand-duc se souvint de l'affaire Mirovitch et voulut en savoir les détails, mais je ne crus pas devoir m'étendre beaucoup sur ce sujet. S'étant habillée, S. A. se mit à tirer de son petit canon, et la conversation tomba sur la bataille de Francfort. Je lui racontai ce que j'en savais. Nous eûmes l'occasion de parler de l'effusion du sang et du tort qu'avaient les souverains d'engager des guerres pour l'unique satisfaction de leur amour-propre.

A dîner, vers sa fin, M. Panine parla de Téploff, qui est natif de la Petite Russie, et de ce qu'il y avait d'usages catholiques dans le rite de ce pays.

On y sonne à l'église chaque fois que le prêtre entre à l'autel. Puis il parla de notre frégate dans la Méditerranée, qui avait eu ordre de se rendre à Livourne. S. A. lui demanda où était cette ville et voulut savoir ensuite qui y était notre agent. Quelqu'un s'avisa de dire : « C'est un Russe, Monseigneur; pourtant c'est un homme assez entendu. » J'aurais désiré qu'il parvînt le moins possible de telles expressions aux oreilles du prince. Quand il aura grandi, il saura reconnaître les défauts de notre nation et pourra s'appliquer à y remédier en bon père; mais il ne faudrait pas qu'il eût honte d'être Russe. Le cœur humain est ainsi fait qu'il pardonne les défauts de ceux qu'il aime, cherche à les modifier par des moyens de douceur, tandis qu'il s'en sert comme d'une arme terrible contre ceux qui lui déplaisent.

Il y eut ce soir répétition du quadrille masqué, et je remarquai que le grand-duc n'était déjà plus aussi attaché au petit comte Chérémeteff qu'il l'avait paru auparavant.

9. A diner, on parla des bals masqués à la cour, et l'on décida que, s'ils ne s'amélioraient pas, ils seraient tout à fait délaissés; il n'y a ni jeu ni

table à manger, rien à boire. M. Panine observa judicieusement que mieux vaudrait ne pas en donner du tout que d'y maintenir une si grande parcimonie. Quelqu'un observa qu'on était avide chez nous de ce qui ne coûtait rien, et que, si l'on donnait du tout, la dépense serait considérable ; à quoi M. Panine répliqua qu'il ne fallait pas vouloir amuser le monde si l'on ne voulait rien dépenser. Il entra alors dans les détails des fêtes publiques d'autres temps. Ainsi, aux noces de la princesse Anne, le directeur des mines, Schomberg, avait un habit de hussard en diamants valant près de 150,000 roubles ; le même personnage avait fait faire devant son hôtel, à Moscou, pour l'illumination, une montagne où l'on voyait s'opérer tous les travaux usités dans les mines. Ce jour, plus de deux millions ont été distribués par les particuliers aux pauvres.

On parla enfin du rebelle Mirowitch qui venait d'être exécuté.- Le comte Strogonoff raconta le courage et la piété avec lesquels cet individu reçut la mort. M. Panine parla des promesses ridicules que Mirowitch avait faites aux saints, en cas où son entreprise eût été couronnée de succès. A

cette occasion, il raconta l'exécution d'un abbé à Paris. Lorsque le bourreau lui eut passé la corde au cou, il le poussa au bas de l'échelle; l'abbé s'y cramponna du pied. Le bourreau le poussa de nouveau, en lui disant : « Descendez-donc, ne faites pas l'enfant, monsieur l'abbé ! » On en rit beaucoup. Puis on s'arrêta à ce qu'on demandait chez nous le grade (*tchinn*) de quiconque entre au bal masqué, fût-ce même un ministre étranger. Ceci me fit souvenir d'un sergent qui était entré à un opéra, où l'on ne laissait entrer que des officiers supérieurs. Comme on lui demanda ce que voulait dire son grade, il répondit sans se troubler : « Il n'y a que trois *felds* dans l'armée : le feldmaréchal, le feldzeugmestre et le feldwebel (sergent). »

Le grand-duc ne prit pas part à ces conversations et semblait seulement manger; mais il lui arrive souvent de ne pas avoir l'air d'écouter des conversations dont il ne perd pas un mot et dont il souvient plus tard. Aussi ne saurait-on être trop réservé en sa présence.

10. *Dimanche*. — Aujourd'hui, après la messe, le métropolitain Platon prêcha sur cette thèse : « Soyez miséricordieux, parce que le Père céleste

l'est aussi. » Il s'éleva avec force contre les personnes qui dépensent leur fortune en choses futiles et mondaines et laissent la pauvreté s'épuiser sans aucun secours. Quand S. A. entra dans les appartements de l'impératrice, S. M. dit : « Le père Platon a été très-fâché aujourd'hui, mais il a bien parlé. Il a une éloquence vraiment extraordinaire. » A notre retour, l'amiral Mordvinoff présenta au grand-duc l'officier de marine Télépneff, de retour de Hollande, et il fut retenu à dîner. Les deux frères Tchernycheff, le frère de M. Panine, le général Koutosoff et M. Saldern furent du nombre des convives. Le général Panine dit que les officiers de sa division, de retour de Finlande, se plaignent de ce que les dames de ce pays ne savent parler que de beurre. Le grand-duc demanda pourquoi le colonel Kamensky ne venait jamais le voir, et le général promit de l'amener. On parla ensuite du camp qui devait avoir lieu l'année prochaine sous Pétersbourg. Le général Panine déclara qu'avec ses hussards il chasserait le régiment du grand-duc et le ferait lui-même prisonnier, à quoi ce dernier répondit : « Quand il s'agira de se battre, nous saurons nous défendre. »

Comme Nikita Ivanovitch Panine offrit des côtelettes au vice-chancelier que celui-ci refusait de prendre, le grand-duc, se souvenant de l'abbé d'hier, lui dit : « Prenez donc, mon prince, ne faites pas l'enfant. »

Le comte Tchernycheff rapporta au grand-duc une nouvelle invention faite en France et qui consistait à peindre sur porcelaine sans vernis.

Le grand-duc pria M. Panine de faire quelque gracieuseté pour le fils de sa nourrice qui n'avait que cinq ans. M. Panine promit de le faire placer au corps des cadets de la marine, quoiqu'il ne fût pas noble. Ce sentiment de reconnaissance dans le prince nous fit à tous beaucoup de plaisir. A six, S. A. fut au *courtag* et en revint à huit, très-contente de ce qu'il ne fût pas plus tard. Elle me dit que l'impératrice avait causé avec M. Osten du comte Oginski, et Elle en était d'autant plus satisfaite que l'impératrice ne pouvait ignorer que M. Osten était un ami à Oginski.

11. A dîner on parla de contrebande ; M. Panine dit qu'on faisait dans les mâts des vaisseaux des emplacements où l'on cachait les marchandises prohibées, et M. Saldern dit qu'on

attachait aussi à la poupe, sous l'eau, des caisses en fer remplies de contrebande.

M. Panine raconta comment il avait sauvé en Suède un homme condamné à la peine de mort. Il paya un capitaine de vaisseau qui le cacha sous les planches du navire, où on lui portait à manger et à boire. On parla ensuite politique. M. Panine exprima l'avis que peut-être avant la fin du siècle on verrait un prince protestant sur le trône de l'empire romain, et que les électeurs de Saxe passeraient au protestantisme quoique au danger de perdre leurs droits au trône de Pologne. A cela, le grand-duc objecta que peut-être alors dans cent ans le Saint-Père lui-même se ferait protestant.

La conversation tomba ensuite sur le général suédois Lœwenhaupt, condamné à mort. M. Panine raconta que ses amis avaient voulu le sauver, avaient acheté les geôliers, et qu'il était déjà en route, quand il fut rattrapé et ramené en prison. On commença à rechercher les coupables. Le principal d'entre eux se présenta lui-même au tribunal et lui dit : « — J'ai appris que vous cherchiez à savoir qui a aidé Lœwenhaupt à s'enfuir. C'est moi, et je vous apporte mon amende ; j'espère que

vous n'avez plus rien à me demander. » Il déposa son argent et partit en paix. En Suède il n'y a pas d'autre peine pour les amis qui voudraient faire évader un criminel politique que l'amende. Quant aux sentinelles, on les punira selon qu'elles le méritent. M. Panine parla alors du secours à donner aux malheureux, et l'humanité elle-même parut parler de sa bouche.

Après la leçon, que le grand-duc apprit bien, nous allâmes au théâtre français, où assistait l'impératrice et où l'on donna *le Chevalier à la mode* et *l'Impromptu de campagne*. Neuville et Delpi jouèrent très-bien. Le comte Grégoire Orloff vint dans la loge du grand-duc et raconta qu'un soldat de la garde à cheval venait de marier sa fille; qu'après le repas de noces, le mari et presque tous les convives, le père et la mariée exceptés, s'étaient trouvés mal et étaient tombés évanouis. Ils sont bien revenus à eux un quart d'heure après, mais tous les jours, à la même heure, le mal revient, en débutant par le rire qui s'empare de ces gens. On a ordonné de faire une enquête sévère.

En rentrant chez lui, en exécution des ordres de l'impératrice, le grand-duc dit à son bibliothé-

caire, M. François, de chercher les livres qui contenaient des dessins pour bals masqués et de les envoyer tous à S. M.

S. A. fut de mauvaise humeur de ce qu'il devenait tard et s'attira une réprimande, ce qui ne l'empêcha pas de regagner son lit avant qu'il fût dix heures.

12. A dîner, le maître de dessin Grékoff raconta que son enfant avait crié dans le ventre de sa mère, et que, comme c'était à table, tous les convives l'avaient entendu. Je répondis que j'avais connu un capitaine de vaisseau qui jurait se rappeler comme, étant enfant à la mamelle, il mordit sa mère à la poitrine, pendant qu'il tétait.

Après la leçon, on feuilleta la *Galerie agréable de tous les peuples du monde*, un ouvrage de vingt-cinq volumes et où l'on trouve les estampes représentant les costumes de tous les peuples.

Au souper on parla du feldmaréchal Boris Chéréméteff, et je dis à S. A. que la mémoire du comte vivait encore dans les chants des soldats, de même que le peuple se rappelait les princes Golitzine et Ménchikof et savait très-bien les noms des Pojarski et Troubetzkoy.

13. Le grand-duc se leva à six heures et vint me trouver au lit, où il se jeta et se roula à son aise. Nous passâmes dans le boudoir pour prendre le thé, et, le valet de chambre étant venu demander quel habit il fallait donner à S. A., je répondis : Celui que le prince voudra. Il ordonna de lui apporter le vêtement en velours vert, mais le laquais répliqua qu'il commençait à être usé et qu'il valait mieux en mettre un autre. Le grand-duc se fâcha et commanda de faire ce qu'il lui avait dit. J'observai à S. A. qu'on reprochait à Charles XII son opiniâtreté. Pourquoi ne pas changer d'avis, lorsqu'il y a une objection à laquelle on n'avait pas réfléchi ? S. A. fit appeler le valet de chambre et lui commanda d'apporter un habit plus neuf. J'en conclus une fois de plus qu'on pouvait facilement, en sachant s'y prendre, corriger les fautes du grand-duc.

Pendant le thé, S. A. me demanda si je mangeais chez moi sur de l'étain ou sur de l'argent. Je répondis qu'étant admis à sa table, je ne mangeais pas chez moi. — Mais enfin, répondit-il, si tu es malade ou si l'envie te prend de rester chez toi, comment fais-tu ? — Suivant mes revenus, je ne

puis nécessairement manger que sur de l'étain. Me prenant par la main, le prince me dit : « Ne te désole pas, mon cher, un jour viendra où tu mangeras dans des plats d'argent. » Je remerciai S. A. pour sa chaleureuse bonté, et je dis que ce qui m'était le plus cher, c'était la prolongation de sa santé. Je saisis cette occasion pour lui représenter que son couvreur de table (*tafeldecker*) Rédrkof avait eu des malheurs : sa maison dans le village avait brûlé, son père était dans la plus grande misère et sans asile. Ne voudrait-il pas dire à M. Panine de prendre sur sa cassette une cinquantaine de roubles afin que le fils pût venir en aide à son père ? S. A. y consentit aussitôt et m'ordonna de le lui rappeler quand M. Panine serait venu, avant dîner.

Nous parlâmes de la bataille de Francfort, et je dis que je me trouvais chez Ivan Ivanovitch Chouvalof quand le comte Bruce, arrivant de l'armée, lui raconta les détails de cette bataille. Il parla avec étonnement de l'énergie que déploya dans l'action le comte Soltykoff, qui agitait sa cravache à la suite des boulets sifflant à ses oreilles et les accompagnait de saillies, ce qui le faisait beaucoup aimer des soldats.

A dîner, M. Panine dit qu'il ne pouvait souffrir la Duchamonchi, actrice française qui lui rappelait sa vieillesse, parce qu'il l'avait vue toute jeune au théâtre, et que maintenant elle n'avait plus de dents.

M. Téploff raconta que, sous le règne de la défunte impératrice, avait couru une lettre du général Froloff-Bagréieff, de l'Ukraine, disant qu'il y avait plu du froment et des pois. C'était une farce que quelqu'un avait inventée et que le général avait prise au sérieux.

Le comte Strogonoff raconta qu'au dernier bal masqué, le comte Gereira, l'ambassadeur d'Espagne, avait en tournant frappé de son chapeau sur le nez d'une grande dame ; ses amis lui faisant des observations sur sa maladresse, il répondit : « Ma foi, je ne croyais pas qu'il y eût des gens plus petits que moi. » La dame, qui avait entendu ces mots, se fâcha pour tout de bon.

En revenant à la pluie des pois et du froment, S. A. dit avoir entendu que la rosée avait un jour soulevé un œuf. M. Panine lui expliqua comment cela pouvait en effet avoir eu lieu. S. E. raconta ensuite qu'un général lui avait confessé avoir eu l'ha-

bitude de voler dès sa jeunesse, et qu'ayant dérobé quelque chose chez le comte Chérémeteff, celui-ci le fit chasser à coups de bâton, ce qui le guérit de son vice une fois pour toutes. Ce même général dit un jour, chez le hetman, que les gens étaient devenus bien susceptibles, qu'on n'osait leur dire un mot, tandis que jadis on était rossé sans oser dire un mot. L'officier aux gardes de Brigny, qui se trouvait là, s'écria : « Pardieu ! quelle chienne d'ambition ! »

M. Panine dit ensuite qu'un grand seigneur venait d'écrire une lettre en français à M. Béranger dans laquelle il n'y avait pas de sens commun ; que la femme de ce styliste disait à tout venant, pendant que son mari était dans son cabinet : « Je ne sais ce qu'il fait, il écrit et écrit toujours, il n'a pas de repos, je voudrais qu'il n'y eût ni papier ni encre au monde. »

A trois heures, nous nous mîmes à l'étude et commençâmes la multiplication des fractions.

14. Il y eut aujourd'hui audience de congé pour l'ambassadeur turc, et S. A. alla voir la cérémonie de la *maisonine*. A dîner, on en parla nécessairement, et le vice-chancelier, qui y était présent, raconta qu'un ambassadeur anglais à la

cour de Berlin, ayant entendu dire que le roi de Prusse n'aimait pas les harangues, le lui dit à l'audience, ajouta qu'il ne s'y était pas préparé, salua et s'en tint là.

M. Panine raconta qu'un envoyé français à Constantinople ne voulut jamais consentir à ôter son épée, le jour de l'audience, ainsi que le veut l'étiquette turque. Le roi de France, informé du fait, voulut en envoyer un autre, et, sur l'objection de ses ministres, répondit : « Ma foi ! croyez-moi, vous n'avez qu'à envoyer un autre; avec ces gens-là il n'y a point d'honneur à observer. » Le comte Tchernycheff parla du marquis de l'Hospital, envoyé de France auprès de l'impératrice Élisabeth, qui fut si aimé que, le jour de l'avènement au trône, il se plaçait derrière S. M., une assiette à la main.

M. Panine parla de la faveur dont le comte Razoumowsky jouissait sous le règne précédent, des jeux de pharaon qu'il faisait et perdait avec intention, au point que les dames et les hommes volaient la banque et louaient ensuite la générosité du comte. On a vu un prince emporter dans son chapeau un millier et demi de roubles et les remettre dans l'antichambre à son domestique.

Le comte Tchernycheff ajouta que le comte Pierre Chouvaloff allait toujours à la chasse avec le comte Razoumowsky, à Moscou, et que sa femme se réjouissait chaque fois qu'il rentrait chez lui sans avoir reçu la *batogue*. Le comte Alexis Razoumowsky avait le vin méchant. Ses grands amis étaient les comtes Bestougeff et Apraxine. Alexandre Chouvaloff vint prier ces messieurs de faire en sorte que l'impératrice fit Jean Chouvaloff gentilhomme de la chambre, mais c'était lorsque ce dernier commençait déjà à gagner de la force à la cour. Il eut plus tard pour ami le prince Pierre Golitzine.

Après la leçon, le grand-duc pria M. Panine pour Rédrkof, et S. E. ordonna de lui donner cent roubles. Nous fûmes ensuite au spectacle français, qui se composait de *la Seconde Surprise de l'Amour* et du *Rendez-vous*. Beaumont et sa femme jouèrent très-bien.

15. Avant dîner, on parla de Mahomet, et je citai l'écrivain danois Golbert qui dit que ce prophète avait été si rusé qu'il avait promis aux Turcs même au paradis tout ce qu'ils aimaient le plus. De sorte que s'il eût été Hollandais, il aurait promis aux

Flamands du tabac, des harengs, du fromage ; aux Livoniens il aurait prodigué le beurre.

A dîner, M. Panine dit que les ministres étrangers étaient fort mécontents du ministre anglais, qui ne les invitait jamais les mêmes jours que les indigènes, et qu'ils s'étaient donné le mot pour ne plus aller chez lui.

On parla ensuite des vizirs turcs, et j'observai que, bien qu'on les étranglât tous, il y avait toujours assez de gens de bonne volonté pour briguer ce poste périlleux.

On s'entretint ensuite de Volhynsky, qui fut exécuté sous le règne d'Anne Ivanovna. M. Panine dit qu'il avait récemment parcouru le dossier de cette affaire et qu'il avait failli mourir d'un coup d'apoplexie : ses souffrances ont égalé son innocence. Tout en concédant qu'il était un homme cruel dans la vie privée, M. Panine dit qu'il a eu plus d'une bonne qualité dans la vie publique, unissant l'intelligence au savoir, la dextérité à la probité ; que c'était enfin un digne fils de la patrie. Comme on insistait sur ses défauts, j'ajoutai qu'il avait certainement eu des vices, mais que personne n'en était exempt, que ses vices n'étaient pas de

la nature de ceux pour lesquels on prive un homme de la vie, et que les tourments et l'exécution qu'il avait subis devaient faire taire tout autre sentiment à son égard, hormis la compassion.

On parla ensuite des cruautés et des horreurs du règne de Pierre le Grand.

A propos de Volhynsky, M. Panine observa que Téploff avait failli aussi se perdre pour cette affaire. Étant étudiant, il avait dessiné l'arbre généalogique de Volhynsky, à qui on fit entre autres un crime de faire dériver sa race du prince Dmitry Volynetz, illustre par la bataille contre Mamaï ; on en conclut qu'il avait des prétentions à une parenté avec la famille des Romanof... Mais comme Téploff déclara n'avoir dessiné que sur les ordres de Volhynsky et d'après les indications d'Éropkine, il fut élargi et Éropkine arrêté et exécuté en même temps que Volhynsky. On exécuta aussi Khroustcheff parce qu'il avait de l'esprit et était l'ami de Volhynsky. Le prince Nikita Troubetzkoy avait failli aussi être compromis, mais Ivan Néplueff le sauva.

Quand le tour d'Ostermann fut venu, le prince Nikita faisant partie de la commission, il voulut

expédier Néplueff, disant qu'il avait l'âme d'un Ostermann.

M. Élaguine vint chercher la machine pneumatique pour la placer dans les appartements particuliers de l'impératrice, qu'on allait faire voir ce soir à l'ambassadeur turc, afin de le régaler de quelques expériences physiques ; la machine partit, mais le Turc devint malade et n'alla pas voir la bibliothèque de S. M.

16. M. Osterwald manqua sa leçon d'histoire et S. A. en témoigna beaucoup d'impatience. Elle s'amusa avec la machine électrique, on électrisa des haïducks et autres valets. On se mit à table à trois heures, M. Panine ayant donné une audience privée de congé au Turc. A table il dit de la Turquie : « C'est un empire fondé par le brigandage et soutenu uniquement par la jalousie de ses voisins. » Il ajouta que les Turcs restaient des journées entre eux sans souffler le mot, ne faisant que fumer. Il dit que l'ambassadeur avait promis d'envoyer un présent de parfums à S. A., et comme le grand-duc demanda d'où il le connaissait, M. Panine répondit en plaisantant : « Il a entendu parler de vous aux gamins de la rue. » M. Panine loua

beaucoup notre résident à Constantinople, M. Obreskoff.

A la fin, S. E. parla de nos ambassades du beau vieux temps. On avait l'habitude d'écrire dans leurs instructions : « Si on te demande des nouvelles de la santé de Notre Majesté Tzarienne, tu diras que, grâce au ciel, à ton départ, nous nous sommes bien porté. Si l'on te demande où nous résidons, tu diras que tu as laissé Notre Majesté Tzarienne à Moscou, mais où nous pouvons être en ce moment, tu l'ignores, etc. » A ceci, le grand-duc dit : « Il paraît qu'ils n'ont pas eu assez d'esprit pour répondre à de telles demandes, puisqu'il a fallu l'inscrire dans les instructions. »

Comme on servit le dessert, le prince ordonna de prendre chez le confiseur du raisin blanc et un melon d'eau et de les envoyer à M. Fousadiou.

A quatre heures, S. A. se mit à l'étude et apprit très-bien.

Nous eûmes M. Fousadiou à souper, et je dis au grand-duc comme son petit enfant était sage et que je l'avais surpris une fois à examiner les estampes d'un grand livre de voyages.

Au sortir de la table, Fousadieu coupa les cors à S. A.

17. *Dimanche.* — Nous eûmes à dîner le comte Tchernycheff, M. Téploff et le colonel prince Bélosselsky. Ce dernier raconta qu'en France il y avait des voitures dans lesquelles on préparait à dîner pendant le trajet d'un relais à un autre. M. Panine ajouta qu'il y avait des bottes dans lesquelles on pouvait rôtir un perdreau ou un morceau de viande, tout en continuant à monter à cheval. On parla ensuite des ministères. M. Panine dit qu'au collège des affaires étrangères les employés étaient supérieurs à ceux de tous les autres, et il loua leur style. Le prince Bélosselsky dit qu'au collège de la guerre on écrivait d'une manière dure et toujours impolie. M. Téploff et le comte Tchernycheff observèrent qu'à leur comité on savait le droit, mais qu'on ne s'entendait pas au commerce. M. Panine loua beaucoup M. Stakhéeff, qu'il avait formé et qui allait se rendre en Suède, un pays, dit-il, qu'il connaît mieux qu'un autre ne connaît son bien. Il parla aussi des MM. Sisnine, Stackelberg et Simoline, qui avaient servi sous ses ordres en Suède. S. A. loua beaucoup le tapis qui avait été étalé à l'au-

dience de l'ambassadeur turc et dit qu'il avait été fabriqué à Smolensk; on lui objecta qu'il l'avait été à Yaroslav, à quoi il observa que de toutes les manières il était de provenance russe.

L'ambassadeur venait d'envoyer à S. A. six petits flacons d'odeurs placés dans une tasse d'argent.

Après le *courtage* S. A. rentra chez Elle à sept heures; le comte Alexandre Strogonoff vint de chez l'ambassadeur anglais où il avait bu un peu trop, ce qui amusa beaucoup le prince.

18. Pendant qu'on coiffait le prince, il lut le second volume de Don Quichotte, et ensuite il chanta cet air du *Maréchal ferrant*:

Quand pour le grand voyage
Margot plia bagage,
Des cloches du village
J'entendis la leçon :
Din di, din don, etc.

Le soir nous allâmes voir à la comédie française *Agnès*. L'impératrice a beaucoup ri, et l'ambassadeur turc a quitté le théâtre avant la fin de la représentation.

20. A dîner, le comte A. Strogonoff nous apprit que l'histoire du Kamtchatka par Kracheninikoff venait d'être traduite en français par une personne de la suite du marquis Lhospital. Je parlai du mérite de l'auteur et de la pauvreté de ses enfants qui sont réduits à porter la blouse. Le comte Strogonoff exprima son regret de ne pas avoir su ce détail pour en parler à l'impératrice. Il demanda à S. A. une gratification pour M. Fischter qui avait présenté au prince un clavecin fait en pyramide. S. A. promit de lui faire un présent, mais ajouta qu'Elle n'était pas contente du piano. Le comte parla ensuite de M. Muller, de ses travaux en Sibérie, où il a été envoyé pour trois ans et où toutes les archives lui ont été ouvertes. Je profitai de l'occasion pour parler de feu Tatistcheff, de son histoire de Russie, et regrettai qu'elle ne fût pas imprimée encore. On venait d'imprimer à l'académie avec beaucoup de peine les Annales de Nestor.

21. A dîner il fut question des officiers anglais qui venaient d'entrer dans notre marine. Le vice-chancelier remarqua qu'ils étaient très-originaux dans leurs manières.

29. Je remarque que les conversations qui touchent les absents ont une grande influence sur le grand-duc. Lorsqu'il entend souvent dire du bien de quelqu'un, à la prochaine fois qu'il le voit, il paraît plus bienveillant pour lui ; au contraire, lorsqu'on blâme quelqu'un, surtout sans s'adresser à lui directement, S. A. paraît plus froide pour cette personne la première fois qu'Elle la voit.

A table on parla de l'empereur Pierre I^{er}. Quelqu'un, en passant sous silence ses grandes qualités, dit qu'il s'enivrait souvent et frappait ses ministres avec le bâton. Il ajouta que l'histoire ne connaissait que deux batailleurs de cette espèce, Pierre I^{er} et le défunt roi de Prusse, le père du présent roi. Il se mit alors à louer Charles XII, et j'observai que Voltaire avait dit que Charles XII méritait d'être le premier soldat de l'armée de Pierre le Grand.

Mon interlocuteur appela cela une flatterie, et lorsque je parlai des lettres curieuses que Pierre I^{er} a écrites de l'étranger à ses ministres ici, la personne en question dit qu'elles étaient ridicules par l'inscription : « Min-Her Admiral, » et par la signa-

ture « Piter. » De pareils discours m'indignaient ; je demande s'il est digne de parler ainsi au prince de son arrière-grand-père. Xénophon nous a représenté Cyrus comme un souverain exemplaire ; des historiens peu intelligents le réfutent et relèvent les défauts du héros. Les hommes clairvoyants n'en savent pas moins gré à Xénophon d'avoir présenté un modèle de monarque... S'il n'y avait pas eu sur le trône de Russie un Pierre I^{er}, il eût fallu l'inventer pour qu'il servît de modèle à ses descendants.

.... On parla ensuite de nos traducteurs académiciens : Téploff, Golontzoff, et Lébédéff. La même personne s'écria : — Ils sont tous morts de la même mort, d'avoir trop bu.

Le grand-duc, se tournant vers moi, dit : « Entends-tu ? je crois que ce n'est pas un mensonge. » Je répondis que je n'avais pas connu ces personnes intimement et m'étonnais d'où leur accusateur pouvait avoir appris cette particularité.

Novembre 1... Après son lever, le prince se mit à contempler la carte de Russie et s'écria : « Quel empire ! Assis sur une chaise on ne peut point tout voir sur la carte, et il faut se lever pour embrasser

de l'œil tous les bouts ! » Je regrettai beaucoup qu'à part les noms des villes russes, on n'enseignât rien au grand-duc sur la Russie, et ces noms mêmes étaient mal accentués, surtout ceux des villes de Sibérie.....

2... Au chaussé, je lus à S. A. deux passages de l'Histoire de Pierre le Grand par Voltaire : le premier, où l'auteur dit que Charles XII aurait mérité d'être le premier soldat de l'armée de Pierre le Grand, et le second, où il dit que la Russie a besoin de plusieurs Pierre le Grand pour mener à fin ses entreprises et pour doter cet empire d'autant de villes peuplées qu'en ont les autres pays d'Europe. En entendant le premier passage, S. A. dit: « Vois-tu, comme il flatte ! » Je répondis à cela que Voltaire répète la même chose dans son *Histoire de Charles XII*, où il ne songeait certainement pas à faire sa cour à Pierre le Grand. Au second passage, j'observai au prince que cela le regardait aussi et qu'il avait toutes les conditions nécessaires pour devenir un grand souverain.....

M. Panine ayant ordonné que S. A. eût à apprendre les meilleures citations des poètes fran-

çais, le prince apprit aujourd'hui d'*Athalie* de Racine ce passage qui dit :

... Un roi sage, ainsi Dieu l'a prouvé lui-même,
Sur la richesse et l'or ne met pas son appui.

1765.

Juillet 22. A dîner, le comte Tchernycheff dit qu'il avait trouvé dans le journal de Pierre le Grand que ce prince avait été incognito à Kertch.

En sortant de table, M. Panine parla du « Masque de fer » et S. A. s'écria qu'elle aurait voulu être roi de France pour savoir ce secret. M. Élaguine, arrivant sur ces entrefaites de Pétrhof, annonça le retour de l'impératrice et raconta comment toute la cour s'était baignée à Montplaisir, dans ses vêtements. Le feld-maréchal comte Soltykoff a dû se mouiller aussi.

A souper, M. Panine raconta comment le roi du Danemark avait échappé à un grand danger comme par miracle. Présent à l'examen des nouvelles armes à feu inventées par un étranger, S. M., suivie de deux pages, entra au magasin où

se conservaient les charges, qui prirent feu; les pages se sauvèrent tout en flammes et l'un d'eux mourut en courant. Le peuple se précipita avec désespoir, ne sachant ce qu'était devenu le roi, lorsqu'il parut sain et sauf au contentement général.

23. A table, M. Panine assura qu'un ministre ne peut jamais se trouver dans la nécessité de dire des faussetés, et que, si parfois il est obligé de cacher la vérité dans l'intérêt public, il ne l'est jamais de faire des mensonges. « Ce sont là, » dit-il, « de petits moyens et les faibles ressources de petits caractères. » S. E. se montra encore plus rigide sur ce point dans les affaires particulières, et nia toute excuse à la perfidie, qui, quelque profonde qu'elle soit, finit toujours par être découverte.....

Novembre 17. Nous sommes sortis en traîneaux. En voyant dans la rue des hommes du peuple prendre de la bière (*souslo*) avec beaucoup d'appétit, S. A. en demanda un verre, et l'on donna au marchand cinq roubles. On ne saurait dire avec quelle joie le peuple voyait le tzarévitch, qui fut si gai qu'il voulut m'embrasser, mais je l'enga-

geai à remettre ces caresses jusqu'à notre retour. Sur la *Litéinoi*, nous passâmes devant la maison du feld-maréchal Minich, et, en y voyant des armatures, des Turcs enchaînés et des drapeaux, M. Panine s'écria ironiquement en français : « Cet homme-là n'est pas vain du tout. » Le grand-duc dit : « Je parie qu'en ce moment encore, il invente quelque projet. » J'observai qu'il n'y avait pas de mal à cela, au contraire, pourvu que ces projets fussent utiles. Le feldmaréchal en a beaucoup inventé qui lui font de la gloire, il continue à le faire, mais plus avec le même succès. S. A. me dit que c'était dans ce sens qu'Elle venait de dire ce qu'Elle avait dit.....

21. Fête des gardes Sémenovsky. Après la messe, il y eut baise-main chez l'impératrice. Tous les officiers du régiment et les ministres étrangers y furent admis..... Au dîner on parla de nos amiraux ; M. Mardvinoff, malgré son long séjour en France, ne sait pas le français. Excellent capitaine, il ne vaut rien comme amiral. Le vice-amiral Nagaëff sait très-bien la théorie de la navigation, mais craint la mer. Le comte Tchernycheff se souvint avec de grandes louanges des amiraux

Golovine et Siniawine qui étaient du temps de Pierre le Grand. M. Panine parla des difficultés qu'il y avait à visiter l'amirauté de Copenhague, tandis que la nôtre est d'un accès facile pour tout le monde....

En ce moment viennent de paraître en russe les *Anecdotes sur Paul I^{er}*, par M. B.

Nous y lisons que Narychkine, ayant fait revenir de la Sibérie un officier de la cour, le présenta à l'empereur à son déjeuner, et Paul le remercia de ce dessert les larmes aux yeux.

Comme empereur, il se levait à cinq heures et se couchait à huit, ce qui força tout Pétersbourg à ne plus faire du jour la nuit. Les ministres se présentaient chez lui à six heures du matin; à sept, il se promenait à cheval ou en traîneau, et, rentré au palais, il passait la revue de ses gardes. Il dînait invariablement à midi en famille. Il se lavait avec un morceau de glace et admettait à son goûter tous les officiers, même ceux des régiments de ligne, avec lesquels il s'entretenait affectueusement.

LE MONDE SLAVE ET LA POLOGNE.

Le moyen pour la Russie de devenir une puissance « tout-à-fait européenne », c'est de se conduire à l'européenne et non à l'asiatique, de ne pas pendre et fusiller les Polonais coupables d'être des Polonais. On appelle les insurgés « des brigands », mais c'est justement pour les brigands que la peine de mort a été abolie. Quant à la confiscation qui n'existe pas dans les lois russes, d'après lesquelles ce sont les héritiers, et non pas le fisc, qui héritent des condamnés, le gouvernement russe dit qu'elle existe dans le Code Napoléon, en vigueur en Pologne; mais quand et où a-t-elle été pratiquée en France?

Depuis que la presse russe a eu un peu de li-

berté, la barbarie y a son franc parler et *l'Invalide russe* appelle le patriotisme polonais un *patriotisme dégoûtant*; en quoi le patriotisme des oppresseurs est-il plus beau que celui des opprimés? En 1814, les Parisiens ont vu, aux Champs-Élysées, les jeunes officiers russes monter sur des chaises pour donner des soufflets à leurs grenadiers. Est-ce le spectacle qu'on voudrait offrir de nouveau au monde civilisé, en rappelant les souvenirs de l'invasion de France? Quand les Russes sont venus à l'île de Jersey, un marquis anglais, en apprenant qu'ils mangeaient des chandelles, s'est écrié : « Je le regrette pour leur santé et pour les lumières. » Je ne remonterai pas à la visite de Pierre I^{er} à Londres, décrite par Dickens, et suivant lequel sa suite aurait mis dans un état pitoyable la maison qu'elle occupait; mais n'a-t-on pas vu naguère encore, au jardin des Tuileries, un chambellan russe frapper son domestique? Les barbares du Nord le sont surtout à l'égard de la Pologne.

La Russie n'a qu'à s'étendre en Asie, puisqu'il lui faut des terres *quand même*; elle peut y porter le christianisme et la civilisation. Quant au catholicisme qu'elle persécute en Pologne, il a plus

d'esprit de charité et d'humanité que le rite caduc de Byzance dont la réputation de tolérance est tout à fait usurpée.

La Russie n'a rien fait pour les Slaves ; que dis-je ? elle extermine les Polonais, le peuple le plus civilisé de la race slave, elle s'allie aux Allemands, les ennemis jurés des Slaves ! Les guerres qu'elle a faites à la Turquie, soi-disant pour protéger les *Rayas*, n'ont pas eu d'autre but que d'étendre sa puissance. Le patriarche serbe est pour les Russes, mais le peuple a du dégoût pour l'autocratie russe, et les Monténégrins eux-mêmes sont revenus de leur engouement pour elle (1).

Si l'Autriche est hostile au rétablissement de la Pologne, c'est précisément grâce à la crainte que ses peuplades slaves ne soient sous l'influence slave des Polonais redevenus indépendants.

La Pologne est ruinée ; les gens riches ont à peine gardé « leur pain quotidien » ; les confiscations du gouvernement russe s'exercent contre ses amis

(1) Le neveu du prince Daniel a dit à Kovalewsky, à Pétersbourg : « Tu es venu six fois à Tcherná Gora ; mais, si tu y viens pour la septième, tu seras pendu. » « J'aime la Russie, dit-il au baron B. à Berlin, mais vos employés sont des coquins. »

comme contre ses ennemis et confondent ses partisans avec ses adversaires; les 300 millions produits par les impositions au gouvernement national n'ont pas été bien dépensés, témoin les 80 millions qu'a coûtés l'expédition en Volhynie; mais le désespoir des Polonais prouve la profondeur de leurs souffrances. Néanmoins je suis trop l'ami de la Russie pour croire que le rétablissement de la Pologne se fera malgré elle, par une guerre générale. La conviction aura bien de la peine à prendre le dessus sur les haines nationales, mais c'est surtout aux hommes placés sur les confins des deux peuples à chercher la solution de cette question ruisselante de sang. Ce n'est pas au jésuitisme, mais au christianisme, dans la large acception de ce mot, à remplacer la haine par l'amour. Prier pour ses ennemis est une tâche qui dépasse sans doute les forces du commun des hommes, mais c'est du progrès des lumières que nous attendons le salut de tous les opprimés.

Alexandre II fait regretter aux Polonais son père. Il doit en avoir bien de la peine, s'il a été sincère dans ses projets de réforme. Nous le plaignons du fond de notre cœur, et, s'il se voit forcé dans sa

conduite par les exigences de son peuple, ceux qui n'ont pas pris un plus grand soin de sa civilisation en portent toute la responsabilité. Le tzar ne peut pas dire comme le pape que c'est Autonelli qui fait tout, car il a donné carte blanche à Mouravieff. Son règne se distingue par le défaut de magnanimité et le défaut de caractère.

Pour nous, l'intégrité de l'empire ne vaut pas un acte d'injustice et de spoliation, et l'on se trompe en disant que la question des limites doit se décider après la lutte. Il n'y a pas d'action commune là où elle n'est pas circonscrite.

Nous avons voulu l'émancipation des serfs et nous l'avons obtenue, nous voulons le rétablissement de la Pologne et nous l'obtiendrons, de notre vivant ou après notre mort, par la pression de l'opinion publique et non par l'effusion du sang (1).

(1) Voy. LA RÉSURRECTION DE LA POLOGNE ET LA RÉGÉNÉRATION DE LA RUSSIE.

ALEXANDRE II ET LA POLOGNE.

LA CONSTITUTION RUSSE ET LA POLOGNE, par IVAN GOLOVINE. Paris, E. Dentu.

515 12/2

LIBRAIRIE CAPELLE

MICHEL CHEVALIER

MEMBRE DE L'INSTITUT, SÉNATEUR.

- Cours d'Économie politique**, fait au Collège de France. 2 forts et beaux vol. in-8. Seconde édition, refondue et considérablement augmentée, contenant la réunion de tous les discours d'ouverture. 19 fr. »
- Le deuxième volume, traitant de **Questions diverses**, se vend séparément. 9 fr. 50
- De la Baisse probable de l'Or**, des conséquences commerciales et sociales qu'elle peut avoir, et des mesures qu'elle provoque. 1 très-fort et beau volume in-8. 8 fr. 50
- Histoire et Description des Voies de communication aux États-Unis**, et des travaux d'art qui en dépendent. 2 très-beaux vol. grand in-4, chacun d'environ 600 pages, avec un atlas in-folio de 19 planches de grande dimension. Plus, une belle brochure : TABLE ANALYTIQUE. 50 fr. »
- Des Intérêts matériels en France**. 6^e édition. 1 vol. grand in-18, orné d'une carte des Travaux publics. 3 fr. 50
- Essais de Politique industrielle**. 1 vol. in-8 de 450 p. 6 fr. »
- L'Isthme de Panama**, examen historique et géographique des différentes directions suivant lesquelles on pourrait le percer, et des moyens à y employer, suivi d'un aperçu sur l'Isthme de Suez. 1 vol. in-8, avec une carte. 4 fr. »
- Lettres sur l'Organisation du Travail**, ou Études sur les principales causes de la misère et sur les moyens proposés pour y remédier. 1848, 1 très-fort et beau vol. grand in-18 Jésus. 4 fr. 50
- La Liberté aux États-Unis**. In-8, 1849. 1 fr. »

HENRI RICHELOT

CHEF DE BUREAU AU MINISTÈRE DU COMMERCE

- Histoire de la Réforme commerciale en Angleterre**, avec des annexes étendues sur la législation de douane et de navigation dans le même pays, et sur les résultats de cette Législation. 2 beaux volumes in-8. 16 fr. »
- L'Association douanière allemande**, ou le **Zollverein**: son histoire, son organisation, ses relations avec l'Autriche, ses résultats, son avenir; avec des annexes. Deuxième édition, entièrement refondue et mise au courant. 1 fort vol. in-8. 8 fr. »
- Une Révolution en économie politique**. Exposé des doctrines de M. Macleod. Un très-joli vol. in-8. 7 fr. »

H. SCHERER

- Histoire du Commerce de toutes les nations**, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours; traduite de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par MM. HENRI RICHELOT, chef de bureau au ministère du commerce, et CHARLES VOGEL, rédacteur au même ministère, avec des notes par les traducteurs, et une préface par M. HENRI RICHELOT. 2 très-forts et beaux vol. in-8, contenant beaucoup de matières. 18 fr. »

FRÉDÉRIC LIST

- Système national d'Économie politique**, traduit de l'allemand par HENRI RICHELOT, chef de bureau au ministère du commerce. Avec deux préfaces, une notice biographique et des notes par le traducteur. Seconde édition, revue, corrigée et mise au courant des faits économiques. 1 fort et beau vol. in-8, contenant beaucoup de matières. 9 fr. »